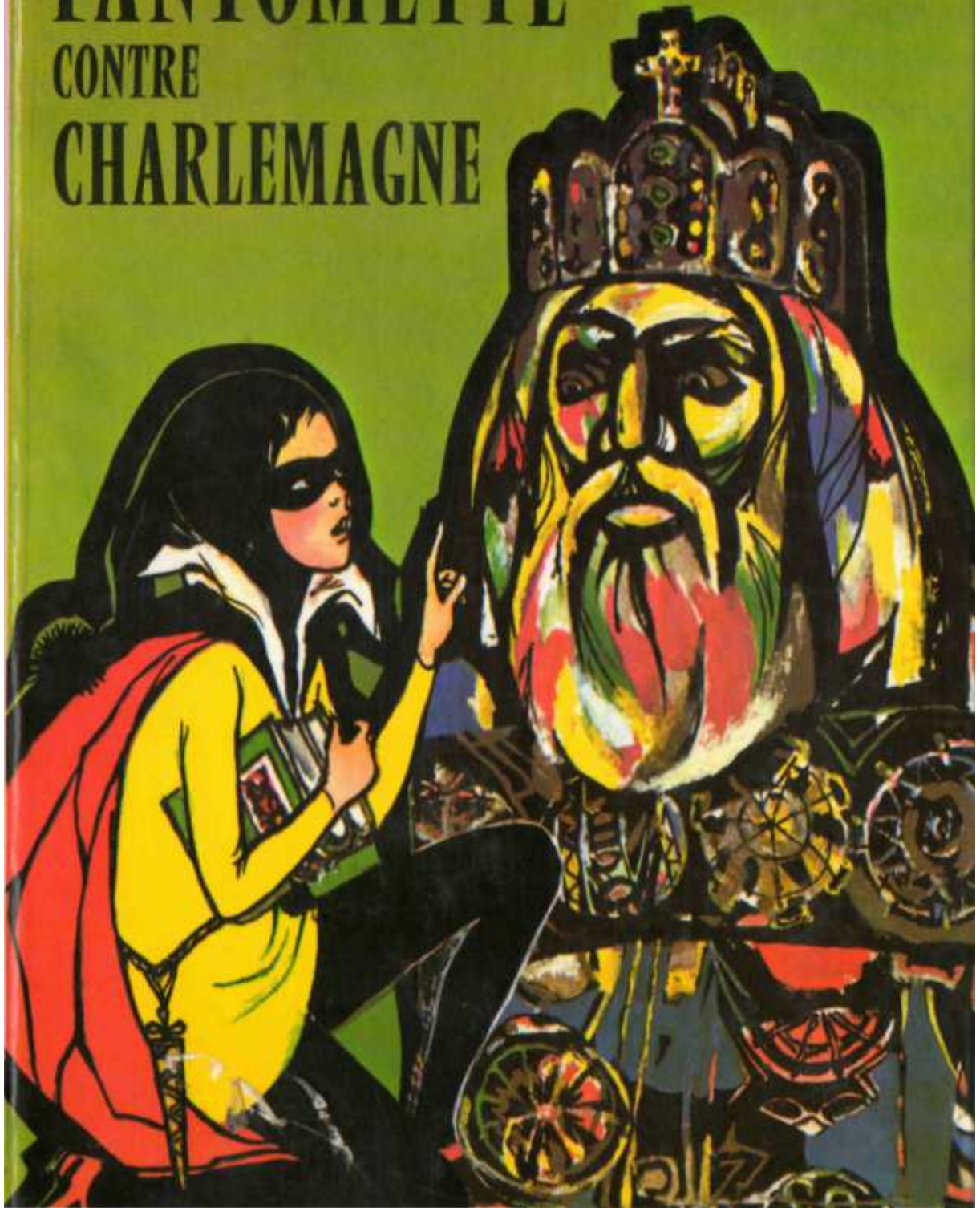


BIBLIOTHÈQUE ROSE

FANTÔMETTE

CONTRE
CHARLEMAGNE

GEORGES CHAULET



FANTOMETTE CONTRE CHARLEMAGNE

par Georges CHAULET

*

ALLO! Fantômette? Pouvez-vous venir tout de suite?»

L'appel provient d'un explorateur très célèbre. Cette fois, ce ne sont pas des dangers lointains qu'il doit affronter. Non, l'ennemi est dans son propre jardin!

L'ennemi... A vrai dire, il y en a plusieurs et qui semblent bien décidés à atteindre leur but. Mais quel but? La jeune justicière ne comprend pas pourquoi tous ces bandits s'en prennent avec tant d'ardeur aux rosiers de l'explorateur...

La réponse pourrait bien venir du passé : de l'empereur Charlemagne lui-même! Mais ce diable d'empereur avait plus d'un tour dans son sac et Fantômette aura fort à faire pour lui arracher la solution de ce nouveau problème!



DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'île de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973)
- 25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars**
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974

27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009

GEORGES CHAULET

**FANTOMETTE
CONTRE
CHARLEMAGNE**

ILLUSTRATIONS DE JOSETTE STEFANI



HACHETTE

TABLE

I. —	LE FURET EN ACTION	5
II. —	FANTÔMETTE À L'OUVRAGE	16
III. —	BIBI-LA-GRAMMAIRE	34
IV. —	OÙ L'ON PARLE DE CHARLEMAGNE	56
V. —	BIBI A DES ENNUIS	70
VI. —	LE FURET N'EST PAS TRÈS HONNÊTE ..	82
VII. —	CHATEAUX	108
VIII. —	AU PIED DE LA TOUR	121
IX. —	LES VOLEURS VOLÉS	136
X. —	LE COFFRE DE BIBI	152
XI. —	UNE PARTIE DE RUGBY	165
XII. —	LE GRAND DÉFILÉ DE FICELLE	180

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland - Montrouge.

Usine de La Flèche, le 02-07-1980.

1921-5 - Dépôt légal n° 1201, 3^e trimestre 1980.

20 - 05 - 4614 - 07

ISBN : 2 - 01 - 000142 - 7

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse. Dépôt : mars 1974.



CHAPITRE PREMIER

Le Furet en action

« **S**TOP! Nous y sommes! Eteins la lampe, Alpaga. On pourrait nous voir depuis la route. Personne ne nous a suivis?

— Personne, chef.

— Bien. Allons-y Et pas de bruit, surtout! »

La voiture grise vient de s'arrêter devant les hauts murs qui entourent une propriété.

6 FANTOMETTE CONTRE CHARLEMAGNE

La nuit se trouve éclaircie par le scintillement des étoiles, et par les faisceaux lumineux des véhicules qui suivent la Nationale 8, à cent mètres de là.

Le chef descend, lève son regard aigu vers le haut du mur. C'est un petit homme au nez pointu, maigre, nerveux, dont les yeux ressemblent au trou noir que l'on trouve au bout d'un canon de revolver. Il murmure :

« Bon, ça n'a pas l'air trop haut. Bulldozer, tu vas me faire la courte échelle. Après, tu me passeras les outils.

— Entendu, chef! »

Un grand gaillard aussi séduisant qu'un épouvantail d'occasion s'adosse au mur et aide son chef à se jucher sur le mur.

Le Furet est une fois de plus à l'ouvrage. Cambrioleur par vocation, escroc à l'occasion, bandit permanent, il travaille avec la complicité du gros Bulldozer et de l'élégant Alpaga.

Ce soir, la bande a choisi de dévaliser la villa de Philibert Haucourt de la Soiray l'explorateur rendu célèbre par ses voyages



chez les tribus de Céphalalgie. A cette heure, l'illustre voyageur fait à la salle Waterloo une conférence intitulée « Comment j'ai échappé aux Céphalalgiens qui voulaient me faire cuire au court-bouillon avec de la cannelle et du poivre. »

Cette absence est mise à profit par le Furet qui s'est empressé d'investir la villa, certain de n'être pas dérangé. Il sait qu'il y trouvera des pièces de valeur que Philibert Haucourt a rapportées de ses voyages. Figurines d'ivoire sculpté, bijoux aztèques ou miniatures persanes, qui se revendront très cher.

8 FANTÔMETTE CONTRE CHARLEMAGNE

Le Furet est maintenant perché sur le haut du mur. Il regarde vers l'intérieur de la propriété. Il y a là des arbres, un parterre de fleurs, un court de tennis. Plus loin, la masse sombre de la demeure, à laquelle on accède par un perron. Le bandit hoche la tête, satisfait.

« C'est parfait! Il n'y a pas le moindre chat. Venez! Allons, Bulldozer, remue un peu ta cellulite! »

Le gros homme rencontre quelque difficulté pour escalader le mur. Le Furet tire du haut, Alpaga pousse par en bas, et Bulldozer finit par se retrouver sur le faîte. Son chef a déjà sauté dans le jardin. Il marche à grands pas vers le perron, s'arrête près d'un vase de pierre posé sur un socle. Il examine les fenêtres, sifflote entre ses dents, puis fait signe à ses complices de s'approcher. Il tend l'index vers le premier étage.

« Cette fenêtre... Les volets ne sont pas fermés. »

Bulldozer ouvre son sac d'outillage, en sort un objet métallique de forme allongée.

C'est une échelle télescopique qui peut s'étirer au point d'atteindre quatre mètres de long. Bulldozer la déploie, l'applique contre la façade. Le Furet grimpe rapidement jusqu'à la fenêtre, l'ouvre et disparaît dans la maison. Quelques secondes plus tard, il réapparaît au rez-de-chaussée, déverrouille la porte d'entrée.

« Et voilà! Messieurs, si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer... »

Bulldozer et Alpaga pénètrent dans un vestibule. Le Furet a allumé une lampe de poche et éclaire les petits meubles, les vitrines renfermant des bibelots.

« Jolie statuette de Diane... Nous l'emportons. Tiens! quelques bijoux intéressants. Bulldozer, mets-les dans un sac. »

Alpaga montre un tableau accroché entre deux grands miroirs.

« Regardez, chef! On dirait un Watteau...

— Et tu as raison, Alpaga. C'en est un. Rien que cette toile valait le dérangement.

— Je vais le décrocher, chef. Pas la peine que Bulldozer mette ses pattes sales dessus.

— J'ai les pattes sales, moi? proteste le

gros dont les doigts sont aussi propres que l'intérieur d'un pot d'échappement.

— Je sais bien que tu te laves les mains deux fois par an, le jour de ta fête et pour ton anniversaire...

— Dis donc, Alpaga! C'est pas parce que tu ressembles à un marquis qu'il faut me raconter des histoires de lessive...

— Taisez-vous! interrompt le Furet. Ce n'est pas le moment de vous chamailler comme des gamins. Occupez-vous plutôt de ces vases en cristal... »

Pendant que ses complices mettent les vases en sac, le Furet examine les trophées de chasse accrochés aux murs. Il y a là une tête de tigre, une peau de panthère, des défenses d'éléphant. Des armes aussi. Sabres africains, lances et fusils de chasse.

« Tout cela serait intéressant, mais c'est bien encombrant. Dommage... Voyons les autres pièces. »

Il fait un tour au rez-de-chaussée, rafle une pendulette, un étui à cigarettes en argent, un briquet en or, puis revient dans le salon.



« Bon, je pense que ce sera tout pour ce soir. Nous pouvons rentrer. Voilà une bonne petite expédition bien menée, sans le moindre accrochage, et qui va nous rapporter gros. Demain matin je porterai toutes ces bricoles chez Toto-la-Recèle et... »

Le Furet devient aussi immobile que l'arc de triomphe par un jour sans vent. A travers les fentes des volets, il vient d'apercevoir la lueur jaune de deux phares braqués vers la propriété. Alpaga s'exclame :

« Une voiture! Elle arrive par ici... Elle

s'arrête devant le portail! Vous voyez, chef? »

Sans répondre, le Furet éteint sa lampe de poche et fait deux pas vers la porte pour observer cette visite inattendue. Ce ne peut être qu'un visiteur, évidemment, puisque le propriétaire est à sa conférence.

Un claquement de portière... une ombre qui va vers la grille.

« Il va sonner, bien sûr. Mais nous ne répondrons pas, et il s'en ira... »

Rien de cela ne se produit. L'homme tourne une clé dans la serrure du portail et pousse le battant de fer qui pivote avec un grincement. Le Furet étouffe un juron.

« C'est Philibert Haucourt! Mille millions de mille millions! Il n'est donc pas allé faire sa conférence, ce ballot? Ah! on avait bien besoin de lui!

— Qu'est-ce qu'on fait? demande Alpaga qui commence à s'affoler.

— Ce qu'on fait? On file! Tu as l'intention de passer tes vacances ici? »

Le gros Bulldozer désigne le sac gonflé de butin.

« Et ça? On l'emporte?

— Non, laisse tomber! Ce n'est pas le moment de s'encombrer. Essayons de sortir par derrière. »

Les trois bandits sortent en courant du salon, longent un couloir, traversent une chambre, entreprennent d'ouvrir une fenêtre. Le Furet gronde :

« Allons, Bulldozer! Dépêche-toi un peu!

— Chef, on dirait qu'elle est coincée...

— Tu tournes la poignée à l'envers, imbécile!

— Ah? bon! »

La fenêtre s'ouvre. Les trois hommes se glissent à l'extérieur, puis s'efforcent de passer à nouveau par-dessus le mur, mais la partie du jardin qui borde l'obstacle est encombrée par des buissons si épais qu'il est impossible de s'en approcher.

Le Furet prend une brusque décision.

« Tant pis, nous allons passer par le portail.

— Philibert Haucourt va nous voir », objecte Alpaga.

— Tant pis. Il faut risquer le coup. »



Le cœur battant à la cadence d'un marteau piqueur, les trois bandits reviennent vers le devant de la bâtisse. De la lumière tombant sur le perron indique que le propriétaire a allumé l'éclairage du vestibule. Le Furet dit à mi-voix :

« Il vient de rentrer! C'est le moment d'en profiter. Vite, au portail! »

Coudes au corps, ils se ruent vers la grille, sans oser regarder derrière eux.

Alors, le coup de feu éclate.

Alpaga pousse un cri et tombe en avant. Le Furet hurle à Bulldozer :

« Ramasse-le et emporte-le! »

Le gros homme stoppe, fait demi-tour et soulève Alpaga pour le jeter sur son épaule comme s'il ne s'agissait que d'une légère couverture. Là-bas, en haut des marches, on aperçoit la silhouette d'un homme de haute taille, qui épaulé un fusil. C'est Philibert Haucourt de la Soiray. Il presse la détente. L'arme fait entendre un léger déclic.

« Morbleu! Il est enrayé... »

Philibert actionne le levier d'armement pour éjecter la cartouche défectueuse, puis lève de nouveau son arme pour tirer. Mais le Furet a profité de ce répit pour ouvrir le portail et se glisser au-dehors, Bulldozer sur ses talons. En un instant, les trois hommes disparaissent dans la nuit. Puis un ronflement de moteur s'élève. Philibert murmure :

« Ils s'enfuient... Tant mieux pour eux! »

Il marche jusqu'à la grille, la referme, revient dans le vestibule et décroche un téléphone.

« Allô? Je voudrais parler à Fantômette. »



CHAPITRE II

Fantômette à l'ouvrage

LA PÉTARADE du cyclomoteur cesse, puis deux coups de sonnette se font entendre.

Philibert Haucourt de la Soiray marche à pas vifs vers la grille, et ouvre.

« Bonsoir, Fantômette. Merci d'être venue si vite.

— Bonsoir, monsieur Haucourt. Vous avez des ennuis?

— Quelques-uns. J'espère que vous allez pouvoir m'aider. »

Fantômette a revêtu le costume — on pourrait presque dire l'uniforme — qu'elle porte lors de ses expéditions nocturnes. Une tunique jaune, une cape de soie rouge et noir, un bonnet qui se termine par un pompon. Son visage est caché sous un loup.

Philibert la conduit jusqu'au salon, au centre duquel gît le sac abandonné par Bulldozer. Fantômette hoche la tête :

« Début de cambriolage, on dirait? Vous les avez interrompus en plein travail.

— Oui, c'est cela.

— Racontez-moi tout. J'adore les histoires de voleurs... »

Le voyageur invite la jeune aventurière à s'asseoir dans un confortable fauteuil, et il commence à parler. Tout en l'écoutant, Fantômette l'observe. C'est un homme de haute taille, large d'épaules, vêtu d'un veston écossais et de culottes de chasse. Il porte des bottes, signe extérieur de son métier

d'explorateur. Ses longs cheveux cuivrés tombent sur ses épaules comme une crinière de lion.

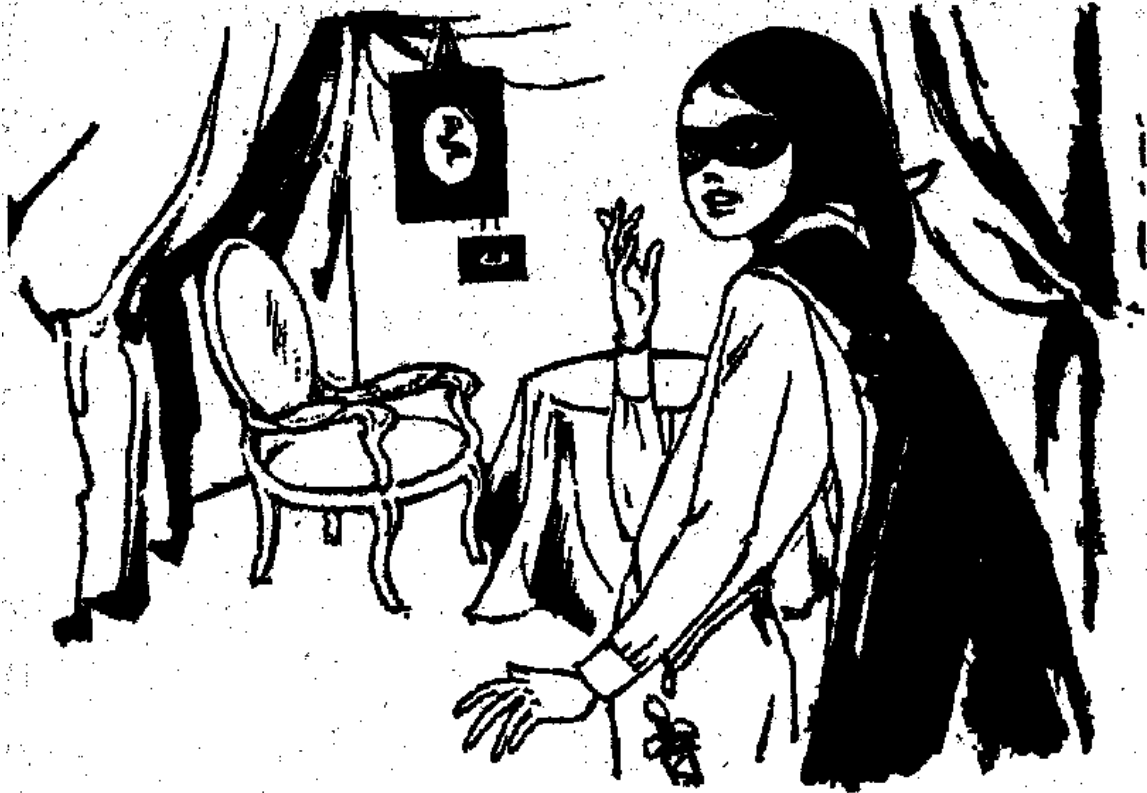
« ... j'arrive donc à la salle Waterloo pour faire ma conférence, lorsque je me heurte à un cordon d'agents qui me barrent le chemin. Je demande ce qui se passe. On me dit qu'il vient d'y avoir une manifestation politique dans la salle, et qu'il est maintenant impossible d'y entrer, parce qu'on y a jeté des grenades lacrymogènes. Du coup, ma conférence se trouve annulée, et je reviens ici. J'allume dans l'entrée, je découvre tout de suite mes vitrines ouvertes, mon Watteau disparu. Alors...

— Alors?

— J'entends des pas dans le jardin. Mes voleurs sont en train de s'enfuir. Je décroche un fusil de chasse de gros calibre. Celui-ci... Il me sert pour tirer le rhinocéros. Je fais feu vers un des trois hommes...

— Ils étaient donc trois?

— Oui. Un très gros, un grand mince, et un autre qui m'a semblé plus petit. Je tire, et le grand tombe. Le gros le ramasse.



J'allais tirer de nouveau, mais mon fusil s'est enrayé, et ces bandits ont pu s'enfuir... »

Philibert cesse de parler. Fantômette demeure silencieuse un moment. Puis elle pose une question :

« Pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police ? »

— Parce que je suis très ennuyé. J'aime mieux avoir affaire à vous. Je sais que vous débrouillez les affaires les plus compliquées, et que vous apportez votre aide aux gens qui ont besoin d'un coup de main. Or, c'est mon cas.

— Vous êtes ennuyé parce que vous venez d'être cambriolé?

— Non. Parce que je viens de tuer un homme. Lorsque j'ai tiré, le grand maigre a crié et s'est effondré. Or, personne ne peut résister à une balle de gros calibre capable de foudroyer un rhinocéros.

— Cela, vous le saviez avant de faire feu? Vous auriez pu vous contenter de viser à côté, simplement pour leur faire peur? »

Enervé, Philibert éclate brusquement :
« Mais c'est justement ce que j'ai fait! J'ai visé derrière l'homme maigre, à deux mètres au moins, pour être absolument sûr de ne pas le toucher! Et il est quand même tombé! »

Fantômette objecte :

« Dans l'obscurité, vous l'aurez mal vu... ou votre bras aura dévié. »

Philibert fait signe que non.

« Absolument pas. La lumière au-dessus du perron éclaire très bien le jardin, et je suis un très bon tireur, sans me vanter. Regardez ces coupes et ces trophées, sur cette armoire. Je les ai gagnés dans des

concours de tir. Croyez-moi, *je suis absolument certain d'avoir tiré en arrière de mon homme*. Et pourtant, je l'ai tué. Oh! vous me direz, c'était un vulgaire cambrioleur, il était chez moi illégalement, et c'est bien fait pour lui. »

Fantômette se lève.

« Non, je ne vous dirai pas cela. Si réellement vous avez visé à côté, vous n'avez rien à vous reprocher.

— Mais puisque je vous répète que...

— Sortons, voulez-vous? »

Fantômette se poste sur le perron, examine le jardin.

« Vous étiez ici, lorsque vous avez tiré?

— Un tout petit peu plus à gauche... voilà.

— Et votre voleur se trouvait?...

— Au fond, juste devant le massif de troènes.

— Bien. Pouvez-vous me prêter une lampe électrique?

— Certainement. »

L'explorateur revient dans le vestibule prendre une forte lampe-torche puis

22 FANTÔMETTE CONTRE CHARLEMAGNE

retourne la donner à Fantômette qui descend les marches du perron. Pendant un long moment, la jeune justicière se livre à une série d'observations. Elle regarde de très près l'un des vases de pierre qui orne la balustrade, puis elle se penche, se met à quatre pattes pour examiner le sol. Elle se redresse ensuite, s'en va fouiller dans le buisson de troènes qui touche le mur du fond. Philibert Haucourt la laisse agir sans intervenir. Il allume une cigarette, attend qu'elle ait terminé ses investigations. Fantômette s'en va jusqu'à la grille, revient, repart. On croirait voir un chien de chasse flairant les traces d'un cerf. De temps en temps, elle murmure :

« Bon... très bien... c'est ce que je pensais... Oui, voilà... c'est ça... Aucun doute... Parfait! »

Lorsqu'elle a terminé sa petite cuisine, elle revient dans le salon où l'explorateur s'est assis, un verre de fine à la main.

Il demande :

« Avez-vous découvert quelque chose? »

— Oui. D'abord, ceci... »

Fantômette tient entre le pouce et l'index un petit cylindre de métal brillant. Philibert sursaute.

« Mais c'est la balle!

— Oui. Elle était à moitié enfoncée dans le mur du fond. C'est donc bien la preuve qu'elle n'a pas touché l'homme. Vous aviez raison en affirmant que vous aviez visé derrière lui.

— Mais pourtant il a crié et il est tombé. Quelque chose l'a donc touché?

— Quelque chose, oui. Venez voir... »

Ils sortent, font quelques pas dans le jardin. La jeune justicière braque sa lampe vers l'un des vases de pierre.

« Regardez! Il est largement ébréché. La balle l'a frappé avant d'aller se loger dans le mur.

— Ah! je comprends! C'est un éclat de pierre qui aura frappé l'homme?

— Un éclat... ou autre chose.

— Quoi donc?

— Un objet qui se trouvait à l'intérieur du vase, et qui en a été délogé par le projectile. Revenons dans le salon. »

Ils retournent à l'intérieur de la demeure. Fantômette montre alors une nouvelle trouvaille, une sorte de triangle jaune, grand comme la moitié de la main.

« Voici ce que j'ai trouvé au pied du vase. Cette espèce de plaquette qui me paraît en or. Une moitié plutôt, car la balle l'a coupée en deux. »

Philibert de Haucourt écarquille des yeux parfaitement ronds, en même temps qu'il ouvre la bouche avec un air de surprise extrême.

« Tonnerre! Mais... est-ce que ce serait... faites voir! »

Il saisit vivement la plaquette, l'approche d'une lampe pour mieux la regarder. Le triangle d'or est partiellement recouvert par la terre que contenait le pot, et qui s'y est collée. L'explorateur la frotte, et fait apparaître une série de caractères gravés en creux. Il balbutie, très ému :

« Mais oui! C'est bien cela! Il n'y a aucun doute! Ah! l'a-t-on assez cherchée, depuis des siècles! Et elle se trouvait ici, à portée de la main, dans ce vase! C'est incroyable! »



Philibert Haucourt ouvre un bar roulant, y prend un flacon de fine et s'en verse un grand verre.

« Voulez-vous boire quelque chose, Fantômette ? »

— Non, merci. Ce que je voudrais, c'est que vous me disiez de quoi il s'agit. D'où provient cette tablette ? »

— Je vais vous répondre. »

L'explorateur s'assoit au creux d'un fauteuil, réfléchit un instant, comme pour rassembler ses souvenirs, puis il commence son explication.

« Cette plaque d'or est une pièce très

ancienne, puisqu'elle remonte à la fin du Moyen Age. Elle a été gravée aux environs de 850 pour le compte d'un certain chevalier Godechaux de Bouillonfroyd. D'où l'appellation qu'on lui donne, de *Tablette de Bouillonfroyd*. On trouve ce nom dans les écrits de certains chroniqueurs de la Renaissance, et il est dit que François I^{er} avait emporté cette plaque avec lui au cours de ses guerres d'Italie.

— Elle aurait donc une certaine valeur ?

— Oui. A l'époque même où elle a été gravée, au IX^e siècle, elle représentait déjà, semble-t-il, une véritable fortune. Non pas parce qu'elle était en or, métal assez commun en ce temps-là, mais parce que le texte qui s'y trouve présente lui-même un intérêt immense.

— Puis-je le lire, ce texte ?

— Attendez une seconde, il y a encore des traces de terre dessus...

— Il faudrait laver cette plaque.

— Oui. Venez à la cuisine, nous allons lui faire sa toilette. »

Philibert met la plaque sous un robinet

d'eau tiède, la frotte doucement avec une petite brosse. Fantômette demande :

« D'où tenez-vous tous ces renseignements au sujet de cette plaque ? »

— Vous savez que je suis voyageur et explorateur. Mais je m'intéresse aussi à l'Histoire, et j'ai longuement étudié les volumes anciens qui sont conservés dans la Bibliothèque médiévale de Framboisy. L'un d'eux est un précieux livre écrit sur parchemin, qui s'intitule *Les riches chroniques du sire de Palimpseste*. Ce sire de Palimpseste était un érudit qui s'occupait de rassembler les faits curieux, les anecdotes dont il pouvait avoir connaissance. Il les inscrivait sur ses parchemins et les lisait sur la grand-place de Framboisy, les jours de foire.

— En somme, c'était une sorte de journaliste ?

— Oui. Un commentateur du journal parlé, bien avant l'invention de la radio et de la télévision. Et dans ses chroniques, il parle de la fameuse tablette de Bouillon-froyd, qu'il considère comme l'objet le plus

précieux de la chrétienté. Nous dirions aujourd'hui, du monde occidental. »

Fantômette entortille autour de son index une de ses boucles brunes. Philibert Haucourt essuie la plaque avec un chiffon, l'approche de ses yeux, secoue la tête et fait « tss! tsss » avec sa langue, d'un air affligé.

« Ah! c'est malheureux, tout de même! Ma balle a coupé la plaque en deux, et il ne reste plus que la moitié du texte. Tenez, regardez... »

Fantômette saisit le triangle d'or, l'examine à son tour. Des caractères gothiques sont alignés, formant des vers. Mais la rupture de la plaque ne donne qu'un texte incomplet. Voici ce qu'on peut encore lire :

« Elle est
A six lieues
Au pied de
Sous une fleur
De Kiel à Barcelone
De Redon à Salerne
Celuy qui la possède
Est le Maistre du Monde. »

Fantômette lève un sourcil :

« Celui qui la possédait... qui possédait QUOI? Quelle est cette chose qui permettait d'être le maître du monde?

— Eh bien, voilà... on n'en sait absolument rien!

— On n'en sait rien? Cette histoire me paraît assez obscure... »

Fantômette se met à marcher dans la cuisine, les mains au dos, en faisant le va-et-vient. Elle essaie de mettre un peu d'ordre dans ses idées.

« Bon, résumons-nous. Vers la fin du ix^e siècle, le chevalier Godechaux de Bouillonfroyd grave cette plaque où il explique qu'un certain objet inconnu permet de gouverner le monde. Une quarantaine d'années plus tard, le sire de Palimpseste parle de cette plaque dans ses *Chroniques*. En est-il question dans d'autres ouvrages?

— Oui. La tablette est mentionnée dans les *Mémoires* de l'archiduchesse de Chemyse. Elle explique que cette plaque contient un secret fabuleux, mais sans pré-

ciser sa nature. Et elle déclare léguer l'objet à sa petite-fille, Nicole de Chemyse, laquelle devait épouser Théodule Hautcourt, qui fut mon arrière-grand-père.

— Ah! cela expliquerait la présence de la tablette dans cette propriété?

— Sans doute. Tout me permet de supposer que c'est Théodule qui a dissimulé la plaque pendant la guerre de 70, lorsque la France fut envahie. Depuis ce temps, personne n'a touché au vase. Et il a fallu ce hasard extraordinaire de ma balle qui est allée fracasser la pierre, pour qu'on la retrouve... Enfin, pour qu'on en retrouve un morceau. L'autre bout n'est pas dans le jardin? »

Fantômette secoue la tête.

« Non. L'autre triangle a été projeté par la balle et s'en est allé frapper le cambrioleur.

— Quoi? Vous pensez que c'est ça qui l'a touché?

— Probablement. Il doit avoir dans le corps la moitié du texte de Godechaux de Bouillonfroyd...



— C'est extraordinaire!

— Bah! un de ces hasards qui se produisent parfois en balistique, cette science qui étudie le mouvement des projectiles.

— C'est vrai, dit l'explorateur pensivement. Je me rappelle qu'une fois, au cours d'une chasse au Congo, une de mes balles a traversé la jambe d'une gazelle, puis elle a ricoché sur un rocher et s'en est allée frapper un vautour en plein vol. C'était tellement ahurissant que moi-même je n'arrivais pas à le croire!

— Vous voyez que la demi-plaque a très bien pu frapper le cambrioleur.

— Vous avez raison, Fantômette. Ah! si maintenant nous pouvions retrouver ces bonshommes, nous remettrions la main sur le morceau manquant, et...

— ... nous pourrions rechercher le secret, n'est-ce pas?

— Oui! Parbleu! J'ajournerais volontiers ma prochaine expédition au Mexique pour me mettre à la recherche de cette chose qui assure la maîtrise du monde! Mais comment connaître l'identité de ces bandits?

— Oh! c'est facile...

— Comment? Vous savez *qui* ils sont, Fantômette?

— Bien sûr.

— Par exemple! Et de qui s'agit-il?

— Eh bien... »

Fantômette sourit.

« Vous m'avez dit qu'il s'agit d'un grand gaillard, d'un autre plus mince et d'un troisième assez petit, n'est-ce pas? Il existe un trio qui répond à ce signalement. Trois indi-

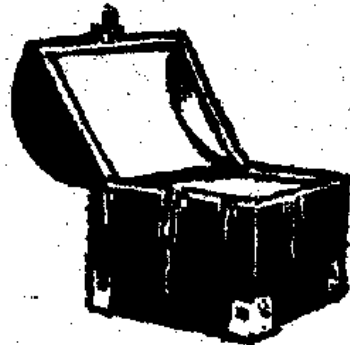
« *Si maintenant nous pouvions retrouver ces bonshommes!* » →



vidus auxquels j'ai déjà eu affaire. Le Furet et ses complices, Bulldozer et Alpaga. Le Furet est petit, Bulldozer est une armoire. Quant à Alpaga, c'est sûrement lui qui a été touché par le morceau de la plaque.

— C'est déjà une bonne chose, de savoir de qui il s'agit! Mais comment les retrouver, maintenant?

— Je crois que j'ai déjà ma petite idée... »





CHAPITRE III

Bibi-la-Grammaire

« **A**ïe! aïe! Ah! je suis mort! Je suis extrêmement mort!

— Tu nous casses les oreilles! grogne le Furet. Pour un mort, je te trouve plutôt bavard! »

La voiture grise roule à vive allure sur la grand-route de Framboisy. Le gros Bull-

dozer est au volant. A côté de lui, le Furet allume un cigare dont la fumée va envahir l'intérieur du véhicule. Allongé sur la banquette arrière, l'élégant Alpaga gémit pour se faire plaindre.

« C'est une balle qui m'a frappé au bas du dos! Vous avez vu le fusil qu'il avait? Sûrement une arme anti-éléphants! Maintenant, ma dernière heure est venue! Malheur de moi! Je ne mettrai plus jamais de beaux costumes en tergalon, des cravates en nylflex, des chaussettes en viny-lon aéré! Je ne me regarderai plus dans les glaces des grands magasins! Je ne verrai plus mon visage délicieux...

— Tu vas fermer ton grand bec, oui ou non? », gronde le Furet.

Alpaga pousse un soupir qui ressemble à l'échappement d'air des freins du métro, puis il ferme les yeux et consent à devenir silencieux. Une demi-heure plus tard, la voiture s'engage dans le quartier industriel de Vitrail-les-Vitraux, longe la rue des Laminoirs et s'arrête devant une grande bâtisse noirâtre dont la façade est égayée

par des affiches et des photos. Au-dessus de l'entrée, une enseigne indique qu'il s'agit du cinéma *Royalissime*. Les trois hommes entrent, montent un escalier en colimaçon jusqu'au premier étage, où se trouve un modeste logement.

Le Furet, désireux de cacher ses activités louches sous une façade honorable, est en effet devenu le propriétaire de cette salle populaire, où l'on ne projette que des films de cow-boys ou de gangsters. Trois fois par semaine, le soir, et le dimanche en matinée, nos bandits organisent les séances en se partageant le travail. Bulldozer assure la projection, Alpaga tient la caisse, et le Furet contrôle les billets à l'entrée. Grâce à ce nouveau métier, les trois malfaiteurs se délectent à voir *Le hold-up de la Texas Bank*, ou *l'Assassin aux pieds verts*, ou encore *L'Homme qui vola la tour Eiffel*. Ils jugent les films en connaisseurs, approuvent ou critiquent telle méthode employée par les gangsters de Chicago ou par les membres de la Maffia. Il leur arrive même d'organiser des projections pour eux

seuls, de manière à voir et revoir une scène particulièrement intéressante. C'est ainsi que la veille au soir, ils ont passé cinq fois une séquence de *Mystérix l'Insaisissable* dans laquelle on assiste à l'ouverture d'un coffre au moyen d'un ouvre-boîtes géant construit par l'ingénieux Mystérix.

Mais ce soir, il n'est pas question de cinéma. L'échec qu'ils viennent de subir ne les incite guère à la distraction. Pendant que le gros Bulldozer vide une bouteille de cognac pour se remettre de ses émotions, le Furet fait allonger Alpaga sur un lit de fer aux couvertures rapiécées. Puis il examine son fond de pantalon, extrait délicatement un triangle de métal jaune qui s'est accroché dans l'étoffe après l'avoir déchirée sur une dizaine de centimètres.

« C'est grave? » gémit Alpaga.

Le Furet hausse les épaules.

« Tu n'as rien, crétin! Rien du tout. Ce morceau de métal ne t'a même pas entamé la peau! C'est juste le bruit du coup de feu qui t'a fait peur. Ah! tu fais une jolie poule mouillée! »

Alpaga se dévisse la tête pour examiner son pantalon, et pousse un cri :

« Comment, chef! Vous osez dire que je n'ai rien? Regardez-moi cette déchirure! Dans un pantalon tout neuf, en pure laine peignée! Mais c'est une vraie catastrophe! Un malheur irréparable! Ah! je sens que je meurs pour de bon! »

Et il se laisse aller en arrière, à demi évanoui. Le Furet le laisse jouer la comédie, et allume une lampe pour regarder de près le morceau de métal. Il siffle entre ses dents.

« Tiens, tiens!... Bizarre, ce triangle... On dirait de l'or. »

En entendant le mot *or*, Alpaga ressuscite brusquement, et Bulldozer repose son flacon. Ils s'approchent de leur chef pour regarder à leur tour le curieux objet. Le Furet en gratte les gravures avec l'ongle, pour faire apparaître les mots.

« Ça m'a l'air d'une vieille relique. Une chose très ancienne, sûrement. Je me demande comment ce bout de métal a pu venir se loger dans ton pantalon, Alpaga?



— Peut-être que Philibert avait chargé son fusil avec, en guise de balle?

— Non, ça n'aurait pas tenu dans le canon. Enfin, peu importe après tout. N'empêche que ce bout de plaque m'intrigue... Qu'est-ce que ça peut bien être? »

Le gros Bulldozer pose sur le métal un index qui semble sortir d'un encrier.

« Qu'est-ce qui est écrit là-dessus, chef?

— Des mots. Ça forme des bouts de phrases : « ... dans son château... de Paris...
« la grande-tour... de lys ».

— Peuh! Ça ne veut pas dire grand-chose!

— Parce que la plaque n'est pas complète. On dirait qu'elle a été coupée comme par une balle... »

Alpaga intervient :

« Peut-être la balle qui a failli me frapper? »

— Oui, possible. »

Le Furet s'assoit sur le lit, allume un cigare, médite en faisant sauter le triangle dans sa main. Au bout d'un moment, il murmure :

« Je connais quelqu'un qui pourrait nous renseigner sur ce machin. Un spécialiste des vieilleries. »

— Qui ça?

— Bibi-la-Grammaire. »

Le gros Bulldozer hoche la tête avec un air admiratif.

« Ah! oui, c'est une grosse cervelle, celui-là! Il connaît tout! La couleur de la poule d'Henri IV, la table de démultiplication, les fleuves de la Boulimie... Un savant, quoi!

— C'est bien pourquoi je veux lui soumettre cette plaque. Quelle heure est-il? »

Alpaga consulte une montre en plaqué or un peu plus petite qu'une poêle à frire de moyenne dimension, et annonce :

« Au quatrième top, il sera à peu près onze heures moins le quart.

— Bon. On va aller lui rendre une petite visite. »

Les trois hommes redescendent, montent de nouveau dans leur voiture, et partent en direction de Vazy-Mongars, où habite Bibi-la-Grammaire. Bulldozer conduit d'une main, tenant de l'autre sa bouteille de cognac qu'il embrasse de temps en temps. Alpaga a mis un pantalon neuf, mais il se désole parce qu'il n'est pas assorti à son veston. Le Furet mâchonne son cigare en silence, méditant déjà de mettre sur pied un nouveau coup. Il va faire fabriquer un ouvre-boîtes par Dédé-la-Bricole, et s'en servira pour ouvrir le coffre du *Crédit Framboisien*.

Après une demi-heure de route, la voiture s'engage dans une ruelle où il fait aussi

clair que dans un tube de cirage crème. Les trois hommes descendent un escalier de pierre qui mène à un sous-sol. Entre les interstices d'une porte en bois fortement entamée par les vers, on entrevoit une lueur jaunâtre. Le Furet frappe trois coups brefs. On entend un raclement de pieds, puis une voix, qui ressemble aux parasites que produit un aspirateur dans une radio, se fait entendre :

« Qui est là ? »

— Moi ! » dit le Furet.

Un instant de silence, puis la voix éraillée reprend :

« Moi ? ça ne me dit pas grand-chose. Il y a beaucoup de gens qui disent « moi » ! »

Agacé, le Furet répond :

« Est-ce que tu vas nous ouvrir, espèce de vieux hibou ! »

— Vieux hibou ? Ah ! c'est sûrement le Furet ! Il n'y a que lui qui m'appelle comme ça.

— Oui, c'est moi, le Furet. Dépêche-toi un peu d'ouvrir, vieille chouette ! »



Un grincement de loquets que l'on tire, un cliquetis de clé qui tourne dans la serrure, puis la porte s'ouvre.

« Entrez, messieurs! »

Bibi-la-Grammaire doit avoir quatre-vingt-dix-neuf ans, mais il n'en paraît que quatre-vingt-dix-huit. Il est vêtu d'une longue blouse grise, couleur qui camoufle heureusement la poussière qui s'y accumule. Le teint du vénérable savant est assorti à sa blouse, ainsi que sa barbe. On remarque sur cette dernière quelques points plus foncés qui attirent l'attention

du gros Bulldozer. Il se penche vers Bibi et dit :

« Je te parie un flacon de rhum que je devine ce que tu as mangé ce soir!

— D'accord, je tiens le pari.

— Tu as mangé des lentilles. »

Le savant secoue la tête.

« Tu as perdu, Bulldozer, c'était la semaine dernière. »

Le Furet, agacé, intervient :

« Ce n'est pas le moment de jouer aux devinettes. Bibi, regarde cet objet, et dis-nous ce que c'est. »

Le savant saisit entre ses longs doigts maigres le triangle d'or, et s'en va s'asseoir à une table encombrée par une multitude de petits outils, de rouages, de ressorts, de cadrans. Bibi-la-Grammaire s'occupe d'horlogerie, à ses moments perdus.

Il loge dans son œil une loupe, approche de la plaque une lampe articulée, scrute les lettres gravées. Le gros Bulldozer s'assoit sur un tabouret qui craque sous son poids. Alpaga s'approche d'une glace fendue accrochée au mur entre deux tableaux qui

représentent, l'un : une tempête de neige au Sahara, l'autre : l'extraction de la houille à Houilles; il inspecte son visage, vérifie sa coiffure et le nœud de sa cravate. Le Furet observe Bibi-la-Grammaire. Le vieillard colle sa loupe contre la plaque en poussant de petits grognements. Il la tourne et la retourne, la flaire comme un chat étudiant un os intéressant, puis il la pose délicatement sur la table, retire son oculaire, caresse sa barbe, et se gratte deux ou trois fois la gorge avant de déclarer :

« Hum! Hum! Intéressant... »

Le Furet jette à terre son cigare, l'écrase d'un coup de talon et demande sèchement :

« Alors? Qu'est-ce que c'est? »

Bibi ne semble pas pressé de répondre. Il se gratte le nez, frotte ses mains, renifle, tousse, puis dit, d'une voix hésitante :

« C'est... un morceau de plaque d'or... »

Le Furet ricane :

« Je ne suis pas venu en pleine nuit pour que tu me dises ça. Je m'en doute bien, que c'est un bout de plaque d'or. Ça saute aux

yeux. Un gamin de six mois s'en apercevrait. Ce que je veux savoir, c'est de quoi il s'agit. D'où vient cette plaque? »

Bibi-la-Grammaire fait un geste vague.

« D'où elle vient? Je n'en sais rien, mon cher Furet. D'abord, il en manque la moitié, pour ne pas dire les trois quarts. Si j'avais le morceau qui a disparu, je pourrais peut-être vous donner une réponse. Mais tel quel... non, vraiment, ce n'est pas possible.

— Et crois-tu que cet objet ait de la valeur?

— Heu... peut-être bien que oui, peut-être bien que non...

— Ouais! Enfin, tu n'en sais rien? Je te croyais plus fort, Bibi! »

Le savant baisse la tête, comme un écolier à qui le maître reproche d'ignorer la date de la bataille d'Azincourt¹.

« Tout ce que je peux vous dire, mon cher Furet, c'est que je suis disposé à l'acheter.

— Combien?

1. Nos lecteurs n'ignorent pas qu'il s'agit de 1415.

— Hum! Disons... disons... parce que c'est vous... pour vous faire plaisir... heu... hum! J'irai jusqu'à... heu... dix mille francs... »

Le Furet retient un mouvement de surprise. Dix mille francs — le prix d'une petite voiture — pour ce simple bout de métal? C'est de l'or bien sûr, mais au poids il est loin de valoir ce prix-là. Dix mille francs? Avec cette somme, il va pouvoir commander à Dédé-la-Bricole l'ouvre-coffres-forts!

« D'accord! J'accepte. »

Toujours en se frottant les mains, Bibi disparaît dans une autre pièce, puis revient avec une liasse de billets.

« Voilà, mon cher Furet. Et si vous me rapportez le morceau qui manque, je vous en donnerai encore autant.

— Entendu. Merci, Bibi! Bonne nuit...

— Bonne nuit, mon cher Furet. A vous revoir, messieurs... »

Les trois bandits sortent de la tanière du savant-horloger-recéleur, montent à nouveau dans leur voiture et reprennent la

route de Framboisy, très satisfaits de leur transaction.

Dans son antre, Bibi-la-Grammaire se penche une fois de plus sur le triangle d'or, un sourire éclairant ses lèvres minces. Il murmure, avec des gloussements de joie :

« La tablette de Bouillonfroyd! La fameuse tablette! Ha! ha! Apporte-moi l'autre moitié, nigaud de Furet, et je serai le maître du monde! »

*
**

« Quelle est donc votre idée, Fantômette? Comment comptez-vous retrouver le Furet? »

— Oh! une idée bien simple, monsieur Haucourt. Vous aimeriez avoir l'autre morceau de la tablette, n'est-ce pas?

— Parbleu.

— Eh bien, puisque c'est le Furet qui l'a, nous allons la lui demander, voilà tout. »

Philibert lève un sourcil, surpris.

« Lui demander le morceau? Mais



comment comptez-vous vous y prendre? Auriez-vous son adresse, par hasard?

— Pas du tout. Mais voici ce que nous pouvons faire : lui proposer *de lui racheter ce bout de plaque*. Il n'en connaît certainement pas la valeur. Je suis certain qu'il sera tout disposé à le rendre.

— Et comment ferez-vous pour entrer en rapport avec lui?

— Par les petites annonces. Je sais qu'il lit toujours soigneusement les journaux, parce qu'il est constamment à l'affût d'un coup à faire. »

Philibert Haucourt soulève une objection :

« En admettant que vous lui fassiez cette proposition de rachat, ne croira-t-il pas que vous voulez lui tendre un piège?

— Non, parce que je le laisserai prendre toutes les précautions qu'il désirera. Nous pouvons même lui proposer de toucher l'argent avant de rendre la plaque. Croyez-moi, il va marcher. D'autant plus que le cambriolage chez vous vient de rater, et que notre homme doit manquer d'argent.

— Ma foi, cela vaut la peine d'essayer. Quelle somme pourrions-nous lui proposer?

— Il n'y a pas de tarif officiel, monsieur Haucourt.

— Si cette plaque permet de devenir le maître du monde, sa valeur est illimitée, ma chère.

— Bien sûr. Mais il faut tout de même voir ce que vous êtes décidé à dépenser pour l'obtenir.

— J'irai jusqu'à cent mille francs...

— Bon, c'est ce qu'on va lui proposer.

Je connais très bien un des journalistes de *France-Flash*, il s'occupera de cette annonce. Je vous tiendrai au courant. Maintenant, si vous le permettez, je vais aller faire dodo. Bonne nuit, monsieur Hautcourt.

— Bonne nuit, Fantômette! Merci de votre aide.

— Bah! ne me remerciez pas. Je ne fais que mon devoir! »

*
**

Fantômette décroche le téléphone, forme le numéro de *France-Flash* et demande à parler à Œil de Lynx, l'un des rédacteurs. La standardiste répond :

« Je vous passe la salle de rédaction, ne quittez pas... »

Fantômette perçoit alors un brouhaha de voix, le crépitement des machines à écrire, les hurlements du rédacteur en chef, Tony Truand, qui est en train d'invectiver une secrétaire. Puis la voix d'Œil de Lynx se fait entendre :

« Allô? J'écoute!

— Ici, Fantômette!

— Ah! bonjour! Heureux de vous entendre, ma chère! Quoi de neuf? Je parie que vous êtes encore sur une enquête?

— Oui, quelque chose dans ce genre.

— J'espère que vous allez me faire profiter de vos tuyaux. Savez-vous que l'actualité est extra-plate, en ce moment? Tony Truand m'a demandé de lui remplir une page entière, et je n'ai rien à me mettre sous la plume. A part le chat de ma concierge qui a disparu, je ne vois rien qui puisse intéresser nos lecteurs. Vous m'apportez un sujet?

— Pas exactement, mon petit Œil. Je vais vous demander de passer une annonce.

— Ah? Vous avez une bicyclette à vendre, ou vous cherchez à acheter un taille-crayon?

— Non, ce n'est pas ça. Je cours de nouveau après le Furet. »

Du coup, Œil de Lynx cesse de plaisanter. Il pose sa pipe, devient très attentif et demande :



« Une arrestation en vue? Vous allez encore le capturer?

— Non, je cherche simplement à entrer en contact avec lui. Il s'est emparé d'un objet que j'essaie de récupérer. C'est pourquoi je veux faire passer cette petite annonce.

— D'accord! J'ai compris. Je vous écoute... »

Crayon en main, Œil de Lynx note le texte que lui dicte la jeune aventurière :

« Suis disposé à racheter fragment plaque d'or. 100 000 francs. Faire offre à

Ph. H. de la S. Téléphone 463 84 00. »

Il repose son crayon, demande :

« Qu'est-ce que c'est, cette plaque d'or? Un objet précieux sûrement, si on en offre une telle somme?

— Oui, c'est une chose à laquelle je tiens beaucoup.

— Et que le Furet a volée, n'est-ce pas?

— Vous n'êtes pas bête, mon cher.

— Merci! Dites-moi, je sens qu'il y a là le sujet d'un papier sensationnel! Un article qui va ahurir nos lecteurs! Dites-moi tout! Et je fais le serment de vous offrir un magnifique peigne en plastique pour le premier de l'An... »

Fantômette se met à rire :

« Un peu de patience, mon cher Œil. Je n'en suis qu'au début d'une affaire, et je ne sais absolument pas comment les choses vont tourner. Si le Furet ne répond pas à cette annonce, mon enquête va échouer...

— Mais s'il téléphone, cela voudra dire qu'il consent à vendre ce fragment de plaque. Alors, il faudra me rappeler

d'urgence, hein? Je flaire une nouvelle bataille entre l'invincible Fantômette et le méchant Furet. Je veux que vous me teniez au courant! Je l'exige! Sinon, je vais chez vous et je vous trempe le nez dans un grand pot de miel! Entendu?

— Entendu, cher Œil. Si le Furet m'enferme dans un lave-vaisselle, je vous appellerai au secours! »

Fantômette raccroche. Puis, comme il commence à se faire tard, elle va dans sa chambre, se brosse les dents, met un pyjama jaune, rouge et noir, et s'enfonce entre ses draps.

Trois minutes plus tard, elle dort.

Car elle n'occupe quand même pas toutes ses nuits à courir après les voleurs!





CHAPITRE IV

Où l'on parle de Charlemagne

« **U**N PEU de silence, s'il vous plaît!
Allons, mesdemoiselles, veuillez
vous asseoir! Ficelle, je vous ai déjà dit
qu'il était interdit d'apporter en classe des
objets qui ne sont pas en rapport avec les
cours. Veuillez me dire ce que contient
cette boîte à chaussures? »

La grande Ficelle, tête basse, marche d'un pas incertain vers l'estrade. Elle écarte d'une main molle la longue mèche de cheveux paille qui se balance devant son nez, et répond d'un ton hésitant :

« M'z'elle, c'est... heu... ma plantation de radis. »

L'institutrice sursaute.

« Comment? Que dites-vous? Une plantation de radis dans un carton à chaussures?

— Ben... oui... »

Ficelle soulève le couvercle, fait apparaître le contenu de la boîte. Il y a là une petite épaisseur de terre, dans laquelle sont piquées des allumettes, régulièrement espacées. L'institutrice plisse son front, cherchant à comprendre.

« Vous dites qu'il s'agit de radis? Je ne vois que des allumettes...

— C'est parce que j'ai piqué une allumette à l'emplacement de chaque graine.

— Ah? Et pourquoi donc?

— Pour ne pas confondre avec une mauvaise graine. Parce que, voyez-vous, j'ai

l'intention d'arracher les mauvaises herbes. Mais je ne veux pas arracher les radis, bien sûr. Alors, comme ça, je suis sûre de détecter les véritables pousses de radis quand elles apparaîtront. Je ne les confondrai pas avec les mauvaises herbes. »

Ayant dit, la grande Ficelle jette un coup d'œil circulaire sur ses camarades de classe, comme un empereur romain attendant les acclamations de ses sujets après un discours officiel.

Mlle Bigoudi soupire, résignée.

« Bon, je ne veux pas vous décourager dans vos recherches agricoles. Mais faites cela à la maison, pas ici. Aujourd'hui, nous faisons une révision sur Charlemagne, et non sur la culture des radis! »

Ficelle regagne sa place, à côté d'une grosse fille aux joues aussi rondes que des tomates de Bretagne, et lui murmure à l'oreille :

« Tu vois, Boulotte, elle ne m'a pas confisqué ma plantation. Demain, j'apporterai mes cultures de petits pois.

— Ah! les petits pois! Avec un pigeon au milieu! Mmmm! C'est à se jeter par la fenêtre, tellement c'est bon! Tu me les feras goûter quand ils seront poussés, hein?

— D'accord. Je te réserve les premiers. Grâce à mes méthodes de culture personnelles et ficeliennes, je compte que mes petits pois pousseront en trois jours. C'est formidable, hein?

— Ficelle, taisez-vous! »

Mlle Bigoudi toise la grande Ficelle d'un œil sévère. Notre *cultivatrice en cartons* soupire, ouvre son cahier de calcul (elle a oublié celui d'histoire) et se tient prête à recopier le texte que l'institutrice inscrira au tableau. Mlle Bigoudi reprend :

« Je répète donc, pour Mlle Ficelle en particulier, que nous allons revoir aujourd'hui quelques-unes des grandes lignes de l'histoire du Moyen Age. La dernière fois, nous avons étudié les Mérovingiens. Aujourd'hui, nous allons voir les Carolingiens, c'est-à-dire la dynastie des rois dont le premier est celui que je viens d'inscrire : Charlemagne. On ignore à quel endroit est

né Charlemagne, mais on connaît la date de sa naissance : le 2 avril 742. Le jeune Charles apprend à manier l'épée, à monter à cheval, mais on ne lui enseigne ni la lecture ni l'écriture...

— Oh! s'exclame Ficelle, j'en sais plus que lui, alors! Je sais lire et écrire! »

Mlle Bigoudi lève les yeux au plafond :
« Vous savez à peu près lire, en effet, mais vos dictées sont bourrées de fautes d'orthographe. Veuillez vous taire, maintenant, et écouter. Très jeune, Charlemagne participe aux guerres que mène son père Pépin le Bref...

— Hi! Hi! Hi!

— Ficelle, je vous prie de ne pas interrompre la classe continuellement. Le roi Pépin était surnommé le Bref parce qu'il était petit de taille. Donc, Charlemagne guerroya dès son plus jeune âge, et il passa une grande partie de sa vie à combattre, pour établir son autorité sur son immense empire. Regardons cette carte de l'Europe... »

Mlle Bigoudi prend une règle et désigne



un point sur une carte qui occupe une partie du mur de droite, à l'opposé des fenêtres :

« Au Nord, l'empire s'étendait jusqu'au Danemark. Au Sud, il couvrait les trois quarts de l'Italie, jusqu'à la ville de Salerne. A l'Ouest, il atteignait une partie de la Bretagne, à peu près jusqu'à Rennes. Et à l'Est, il touchait au Danube. Pour la semaine prochaine, vous dessinerez sur vos cahiers d'Histoire une carte de l'Europe indiquant les frontières de cet empire. En

attendant, notez sa capitale : Aix-la-Chapelle. »

Tirant une langue de pointure 40 au moins, Ficelle écrit fébrilement :

« Projets pour la semaine prochaine : Primo, semer de la graine de melon dans le carton n° 5. Deuxièmement : planter une noix dans le carton 12 bis. Bien arroser avec le liquide spécial n° 3. Troisièmement : Vérifier dans le carton n° 6 que les noyaux de pommes sont bien en place, à trois centimètres de profondeur. Ils devraient théoriquement germer dans 4 jours. »

Pendant que notre jeune agronome prépare ainsi son programme agricole, Mlle Bigoudi poursuit son cours :

« L'empire de Charlemagne était donc, pour cette époque, une chose immense, un territoire gigantesque, qui groupait les plus grandes puissances du monde occidental. Charlemagne avait réalisé une sorte de Marché commun, une Europe unie. Or, ce grand travail s'est trouvé anéanti parce que

l'empereur a eu le malheur d'avoir trois petits-fils. »

L'institutrice marque un temps d'arrêt, pour laisser à sa classe le temps d'apprécier sa dernière phrase. Puis elle reprend.

« Oui, ce fut une véritable catastrophe. Parce que cet empire constitué avec tant de peine, fut partagé entre les héritiers. Oui, on le coupa en trois morceaux, qui furent donnés à chacun des petits-fils. Charles reçut la partie qui correspond aujourd'hui à la France, Lothaire reçut l'Italie, et Louis hérita l'Allemagne. Depuis, ces trois nations n'ont cessé de se faire la guerre au long des siècles. Ficelle, voulez-vous répéter ce que je viens de dire? »

Ficelle se lève avec la vivacité d'un escargot anémique, et bredouille :

« Vous avez dit que... heu... Charlemagne... heu... hum... cultivait des petits pois, peut-être? »

La classe explose de rire, Mlle Bigoudi fait « Oh! » et Ficelle baisse son long nez en tortillant le bas de son chemisier, se rendant compte un peu tard qu'elle vient

de lancer une énormité. L'institutrice pointe vers elle un index menaçant :

« Vous me copierez cette leçon pour demain matin. Et je ne veux plus vous entendre parler de légumes! Que cela vous soit dit une fois pour toutes! »

Ficelle fait « pfouh! » d'un air écoeuré et se laisse lourdement tomber sur son siège. Elle grogne :

« C'est malheureux, tout de même! Moi qui fais des recherches passionnantes sur la pousse extra-rapide des plantes! Moi qui passe mon temps à inventer des nouvelles méthodes de culture! Je vais gâcher toute ma soirée à gribouiller des âneries sur Charlemagne, au lieu de planter mes haricots verts! Ils vont se dessécher, et ils ne seront plus bons à rien. Ah! on n'encourage pas l'agriculture, dans ce pays! Et on s'étonnera après que les paysans abandonnent leurs terres! »

L'institutrice consulte sa montre et déclare :

« Pour illustrer cette leçon sur l'Empire d'Occident, nous allons maintenant voir

*« Vous me copierez cette leçon
pour demain matin. » →*



une émission de la télévision scolaire, qui traite de Charlemagne. »

La classe émet un « ah! » collectif de satisfaction, les émissions constituant toujours une sorte de récréation. Elles permettent en particulier à Ficelle de compter et de classer discrètement les graines qu'elle emmagasine dans son casier, et à Boulotte de croquer en cachette des biscuits ou du nougat.

Pendant qu'apparaissent sur l'écran des statuettes représentant l'empereur à cheval, Ficelle prend un crayon, et s'en sert pour piquer la nuque de l'élève qui se trouve assise devant elle.

« Hé! Françoise! »

La brunette tourne la tête, demande à mi-voix :

« Que veux-tu, Ficelle? »

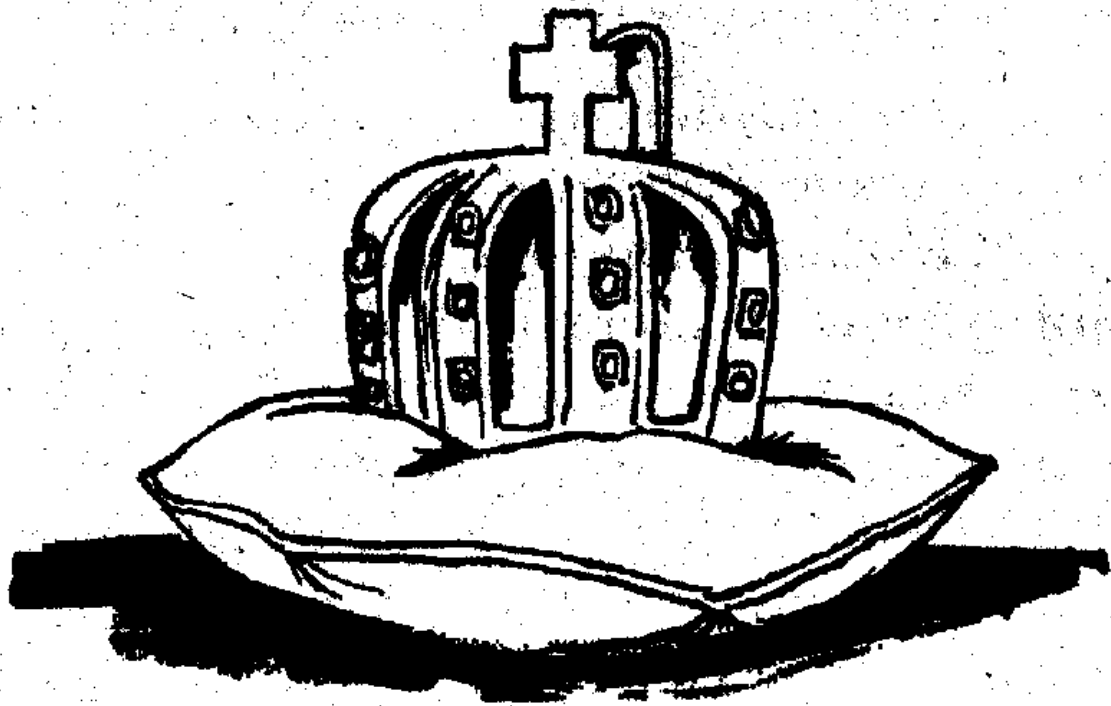
— Passe-moi une feuille de papier. Une double.

— Tu ne peux pas en prendre une sur ton cahier?

— Non, il est plein d'écriture. Et il me faut du papier blanc. »

Françoise extrait une feuille double de son cahier d'Histoire, et la tend vers l'arrière, par-dessus son épaule. Ficelle la saisit, la déchire en quatre morceaux et entreprend de les rouler en forme de cornets. Elle plonge ensuite son nez dans son casier, ouvre des boîtes d'allumettes qui contiennent des graines, et en vide le contenu dans les cornets. Elle saisit ensuite un stylo-feutre rouge, et inscrit un nom sur chacun des cornets : MOUTARDE (graines hâtives), MELON (pépins de luxe), POIRE (pépins sélectionnés), OISEAUX (graines pour). Ficelle réfléchit un moment. Si elle sème ces graines, obtiendra-t-elle des oiseaux? Il faudrait poser la question à une personne compétente. Par exemple, au grainetier qui lui a vendu son matériel agricole.

« Quel dommage que Mlle Bigoudi ne nous fasse pas de leçons sur la manière de faire pousser des citrouilles naines ou des petits pois géants! C'est tout de même plus intéressant que toutes ces charlemagne-ries! »



Négligeant les opinions de Ficelle, le téléviseur fait apparaître une couronne impériale, sertie de pierres précieuses, pendant que le commentateur précise :

« Voici la couronne des rois carolingiens, qui est conservée à Vienne depuis 1801. Peut-être a-t-elle été portée par Charlemagne lors de son couronnement, à Rome, pendant la nuit de Noël de l'an 800. »

Ficelle interrompt un instant son travail agricole, pour jeter un coup d'œil vers l'écran. Elle murmure :

« Quelle belle couronne ! C'est une comme ça qu'il me faudrait le jour où on tire les rois. »

— Ah! oui, approuve Boulotte, le jour où on mange des grosses galettes... »

Cette pensée donne faim à la gourmande, qui extrait discrètement de son cartable une tranche de pain d'épice. Quelques minutes plus tard, l'émission télévisée prend fin, et les écolières sont libérées. Sur le chemin du retour, Françoise paraît absorbée dans ses pensées. Elle regarde tantôt vers le ciel, tantôt vers le sol en sifflotant. Intriguée, Ficelle lui demande :

« A quoi penses-tu? Je parie que tu te demandes ce que tu vas faire dimanche prochain? Moi, je vais installer mes lampes ultra-chauffantes sur mes semis. Pour faire pousser mes citrouilles à la vitesse d'une fusée. Tu ne vas pas t'occuper un peu d'agriculture hâtive, toi? »

Françoise secoue la tête sans répondre. La grande fille revient à la charge :

« A quoi penses-tu donc, Françoise? »

— Eh bien, puisque tu veux le savoir, je pense à la carte que nous devons dessiner.

— La carte de l'empire de Charles Truc?

— Oui.

— Oh! là là! Il sera bien temps d'y penser la semaine prochaine! Je ne vois pas ce qu'elle a de si excitant, cette carte. Ça t'intéresse, toi, les frontières de la Charlemagne?

— Ça m'intéresse plus que tu ne le crois, ma grande.

— Ah? Et pourquoi donc?

— Parce qu'elles vont de la Bretagne à la Campanie, et du Danemark à l'Espagne.

— Et alors?

— Alors... »

Françoise semble sur le point de révéler quelque chose, mais elle se ravise, hausse les épaules.

« Bah! Peu importe... Mais tu disais? »

— Je disais que j'allais installer mes lampes chauffantes sur mes semis expérimentaux. Et je te parie qu'avant huit jours, j'aurai des citrouilles aussi grandes que des carrosses! »



CHAPITRE V

Bibi a des ennuis

« **A**H! EH BIEN, dis donc! T'es un peu beau! Ça oui, pour être beau, t'es beau! »

Le compliment du gros Bulldozer enchante Alpaga. L'élégant bandit prend des poses devant une glace, tourne sur lui-même pour pouvoir s'admirer sous tous les angles. Il vient de consacrer la part qui lui

revient sur l'argent de Bibi-la-Grammaire, à renouveler complètement sa garde-robe. Il a acheté trois complets (un blanc, un mauve et un jaune poussin), deux douzaines de chemises qui feraient les délices d'une troupe de clowns, six paires de chaussures italiennes, et un nombre incalculable de cravates, peintes à la main, qui représentent des couchers de soleil sur la Jamaïque ou des arcs-en-ciel.

« Que penses-tu de cette cravate épinard? Sur ma chemise rose, elle fait bon effet, pas vrai? »

— Sûr! approuve Bulldozer en dévorant une cuisse de dinde. » (Il a dépensé sa part dans l'achat de victuailles et de bouteilles.)

Le Furet, lui, s'est offert une mitrailleuse dernier modèle, qu'il est en train d'astiquer amoureusement.

Il repose son arme, s'essuie les mains à un chiffon, puis déclare.

« Bon, c'est pas tout ça, les enfants, mais il faudrait peut-être travailler un peu. C'est bien joli de dépenser des billets, mais il faut aussi les gagner. On va aller rendre

une petite visite à notre ami Philibert.

— Encore! grogne Alpaga.

— Tiens! Tu ne crois pas que je vais lui laisser l'autre morceau de la plaque, alors que Bibi est prêt à me la racheter! Avec un million supplémentaire, tu pourras encore t'offrir une malle pleine de costumes.

— Oui, c'est vrai. Il me faudrait encore un complet moutarde...

— Bon. Alors, on y va. A cette heure-ci, il doit avoir fini de déjeuner. On va lui demander de nous offrir le café. »

Les trois bandits sortent du cinéma *Royalissime*, montent dans leur voiture et prennent la direction de Vazy-Mongars. Le Furet a posé sur ses genoux la mitraillette dissimulée sous un imperméable. A l'arrière, Alpaga se regarde dans une glace de poche, il déclare :

« Dites donc, chef, maintenant que nous avons des capitaux, il va falloir changer de voiture. On pourrait peut-être en acheter une rose, de la couleur de mes chaussettes? »

Le Furet hausse les épaules et fait signe

à Bulldozer d'arrêter la voiture devant un kiosque à journaux. Il descend, achète le *France-Flash* du matin et se plonge dans la lecture des faits divers, tandis que l'auto repart.

« Tiens! On vient de voler la statue d'Henri IV, sur le Pont-Neuf. Je parie que c'est un coup de Milord l'Artiste. Il a toujours aimé les sculptures... Voyons les petites annonces... »

Le Furet lit quelques lignes, puis lance un juron.

« Arrête, Alpaga! Arrête!

— Que se passe-t-il, chef?

— Il se passe une chose extraordinaire...

Ecoutez-moi ça, les enfants : « Suis disposé à racheter fragment plaque d'or. 100 000 FRANCS. Faire offre à Ph. de la S. Téléphone 463-84-00. »

— C'est Philibert de la Soiray qui a fait passer cette annonce?

— Oui, évidemment. Mais ce qui est étrange, c'est qu'il cherche à avoir notre morceau de plaque, alors que nous voulons avoir le sien!

— Ça prouve que ces morceaux ont une grande valeur, chef!

— C'est ce que j'allais dire, Alpaga. Et tu vois la somme qu'il offre pour avoir notre plaque? Dix millions anciens! Alors que ce vieux grigou de Bibi-la-Grammaire ne nous l'a payée qu'un seul million! Ce Bibi est un pingre! Un voleur!

— On s'est fait escroquer, chef!

— Tu l'as dit, Alpaga! Et je n'aime pas qu'on se paye ma tête à un prix aussi ridicule. Allez, demi-tour. On lui reprend NOTRE plaque, et on va la porter à Philibert qui nous la paiera un prix honnête. Allons, Bulldozer, plus vite que ça! Grille-moi ce feu rouge! »

Les trois bandits reviennent à toute allure chez le recéleur, tambourinent à la porte qui s'ouvre. Bibi apparaît, souriant :

« Vous voici déjà de retour? Vous m'apportez l'autre moitié de la plaque? J'en suis ravi! »

Pour toute réponse, le Furet l'empoigne par le haut de sa blouse et le secoue en lui criant dans les oreilles :



« Tu es ravi? Ah! je vais t'en donner, du ravissement, moi! Un plein panier, espèce de Picsou! Triple avare! Malhonnête!

— Hein... quoi? Malhonnête, moi? Vous plaisantez, mon cher Furet?

— J'ai peut-être l'air de plaisanter? Je vais te pendre par les pieds aux poutres de ton plafond, et on va voir si tu goûteras la plaisanterie! »

Bibi-la-Grammaire commence à se sentir passablement inquiet. Il balbutie :

« Qu'est-ce qui vous arrive? Seriez-vous mécontent? »

Le Furet prend ses complices à témoin en ricanant :

« Vous l'entendez, vous autres? Il demande si je suis mécontent. Mais non, je suis ravi, moi aussi! Je suis enchanté! Je nage dans le bonheur! »

D'une bourrade, le Furet envoie le receleur en direction d'un fauteuil antique, dans lequel il s'effondre.

« Bulldozer, trouve une corde et attache cet oiseau au dossier!

— Oui, chef. »

Bibi ouvre des yeux affolés :

« M'attacher? Pourquoi? Je ne veux pas que l'on m'attache!

— Alors, rends-moi le triangle d'or.

— Heu... Je ne peux pas.

— Pourquoi donc?

— Parce que vous me l'avez vendu. Il est à moi, maintenant. »

Le Furet hoche la tête d'un air triste.

« J'ai l'impression que tu ne m'as pas bien entendu. Je te dis qu'il me faut la plaque. Je ne te demande pas ton avis.

— Je... je regrette. Il m'est impossible de vous la rendre. »

Le Furet fait un signe à Bulldozer.

« Il m'a l'air d'être obstiné, notre hibou. Je sens qu'il va falloir lui ouvrir le ventre pour l'empailler. Bulldozer, tu l'as attaché? Bien. Alpaga, je crois que tu as un joli couteau? »

Alpaga sort de sa poche un couteau à cran d'arrêt au manche d'ivoire incrusté d'or. Un claquement sec, et une longue lame d'acier jaillit. Le Furet prend l'inquiétant objet, se rapproche de Bibi qui est étroitement ficelé au dossier du fauteuil.

« Alors, Bibi, tu ne veux pas me rendre la plaque? »

Silence.

« Tu ne veux pas me dire où tu l'as mise? »

Silence obstiné de l'usurier qui serre fortement les lèvres.

Le Furet insiste.

« Tu sais, mon petit Bibi, que lorsque je me serai occupé de toi, tu ressembleras à un tas de chair à saucisse? »

Mutisme total du prisonnier. Le Furet hoche la tête.

« Dommage pour toi. Tu n'es déjà pas très beau, mais quand j'aurai terminé, je t'assure que tu seras vraiment affreux à contempler... »

Le bandit fait sauter le couteau dans le creux de sa main. Bibi fait preuve d'un courage étonnant. Il faut donc que la plaque ait une bien grande valeur, pour qu'il soit prêt à se laisser charcuter sans parler!

Une idée semble soudain traverser le cerveau du Furet. D'un pas tranquille, il s'approche du petit établi d'horloger sur lequel se trouvent quelques montres. Il en saisit une, l'examine. C'est un gros oignon d'apparence ancienne.

« Jolie pièce. Ça date au moins du temps de Louis XIV, non? »

Avec la lame de son couteau, le Furet ouvre le boîtier. Bibi balbutie :

« Non, non! N'y touchez pas! C'est une montre unique au monde! Une pièce rarissime! Elle a appartenu au prince de Condé!

— Ah? Vraiment? »



D'un geste brusque, le bandit enfonce la pointe du couteau dans le mécanisme. Bibi-la-Grammaire pousse un hurlement horrible :

« Aaaaah! Arrêtez! Arrêtez! Non, non! Ne faites pas ça! »

Le Furet s'immobilise, puis demande :

« Tu vas parler? »

— Oui, oui.

— Alors, je t'écoute. Où est la plaque?

— Dans mon coffre-fort.

— Et où est-il, ce coffre?

— Derrière le tableau, là. *La Tempête de neige au Sahara.* »

Le Furet écarte le tableau et démasque la porte d'un petit coffre encastré dans le mur. Quatre boutons permettent de former un mot de quatre lettres.

« La combinaison, Bibi? »

La Grammaire hésite. Le Furet ordonne à Alpaga :

« Ecrase-moi cette montre d'un coup de talon!

— Non! Non! gémit Bibi, je vais vous donner le mot. C'est FRIC,

— Fric? J'aurais dû m'en douter! »

Le bandit manœuvre le mécanisme, ouvre la porte, saisit la plaque qui se trouve dans le coffre. Par la même occasion, il fait main basse sur quelques liasses de billets.

« C'est pour mon dérangement. J'ai droit à un petit dédommagement, pas vrai? Allez, au revoir, mon cher hibou! »

Laissant le recéleur pousser des cris d'orfraie¹, les trois malfaiteurs quittent

1. Oiseau qui pousse des cris orfrayants! (*Dictionnaire de Ficelle*).

le repaire du savant-horloger-recéleur, remontent dans leur voiture et prennent de nouveau la direction de Framboisy qu'ils atteignent trente minutes plus tard. Le Furet désigne une cabine téléphonique publique.

« Stop! Je vais passer un coup de fil à notre ami Philibert. Ensuite, on ira chez lui. En prenant certaines précautions, bien sûr.

— Lesquelles, chef?

— Tu verras bien, Alpaga. »

Le Furet descend, entre dans la cabine et décroche l'appareil.





CHAPITRE VI

Le Furet n'est pas très honnête

FANTÔMETTE arrête son cyclomoteur devant le portail, saute à terre, appuie sur le bouton du carillon. Une silhouette apparaît sur le perron, qui lui fait signe d'entrer.

« Bonjour, Fantômette!

— Bonjour, monsieur Haucourt. Je ne vous dérange pas?

— Non, j'ai fini de déjeuner. Entrez donc... »

Philibert Haucourt de la Soiray et Fantômette s'installent au salon, devant des tasses de café que la cuisinière vient d'apporter. L'explorateur demande :

« Eh bien, ma jeune amie, le Furet s'est-il manifesté?

— Pas encore. Il faut lui laisser le temps de lire la petite annonce qui est parue ce matin. Mais je viens pour autre chose...

— Je vous écoute.

— Pourriez-vous me faire voir de nouveau le morceau de la tablette?

— Bien sûr. »

Philibert déplace une commode montée sur roulettes et démasque la porte d'un petit coffre-fort. Philibert ouvre la porte, prend le triangle d'or et le tend à sa jeune visiteuse.

« Merci, monsieur. Je voulais relire le texte du chevalier Godechaux de Bouillonfroyd. Voyons... De Kiel à Barcelone, de

Redon à Salerne... Mille pompons! Ça m'a l'air de coller! Mais oui, Bon Dieu! C'est bien sûr! Tout à fait ça! Regardez... »

Fantômette a sorti d'une petite poche une feuille de papier écolier, sur laquelle est tracée une carte de l'Europe. Des lignes bleues délimitent certaines frontières. L'explorateur se penche sur la carte, intrigué.

« Expliquez-moi...

— Cette carte est celle de l'empire de Charlemagne. Il se trouve que par un curieux hasard, j'ai étudié ce sujet au cours de la matinée. Or, que constate-t-on en regardant cette carte? La ligne septentrionale, c'est-à-dire la plus au nord, passe par le port de Kiel. Au sud, l'empire descend vers l'Espagne jusqu'à Barcelone. A l'ouest, il part de Redon, en Bretagne, et vers le sud-est il va jusqu'à Salerne, en Italie. Or, si nous nous reportons au texte gravé sur la plaque, nous trouvons exactement les mêmes points géographiques :

« De Kiel à Barcelone

De Redon à Salerne. » •

Philibert Haucourt caresse son menton en méditant. Il murmure :

« En effet, le texte gravé sur la tablette correspond à l'empire de Charlemagne. Mais cela ne nous donne pas d'indication sur l'objet qui permet de devenir le maître du monde ? »

— Non. Mais nous pouvons supposer qu'il a un certain rapport avec Charlemagne lui-même. Peut-être s'agit-il d'un objet ayant appartenu à l'empereur. Si nous avions le morceau manquant, cela pourrait nous aider.

— Espérons que le Furet va nous l'apporter. »

La sonnerie du téléphone retentit. Haucourt se lève, décroche, écoute. Puis il fait signe à Fantômette de prendre l'écouteur annexe.

Le Furet est au bout du fil. On l'entend qui demande :

« C'est sérieux, votre annonce ? »

— Absolument ! répond Philibert.

— Mais qui me prouve que ce n'est pas un piège ?

— Personne ne vous oblige à venir. »

Il se fait un silence pendant un moment. Le Furet doit réfléchir, et se dire qu'effectivement personne ne l'oblige à se rendre chez l'explorateur. Il se décide :

« Très bien, je viens. Mais dites-moi pourquoi vous tenez tant à cette plaque ?

— Parce qu'elle appartient à ma famille.

— Bon, d'accord. Je vous l'apporte. Mais je vous préviens que si vous n'êtes pas régulier, je vous fais avaler les défenses d'éléphant qui sont dans votre salon ! »

Le Furet raccroche, et Philibert, de son côté, en fait autant.

« Je vais cacher mon deux-roues », dit Fantômette en sortant.

Elle se rend à la grille, rentre sa machine dans la propriété et la dissimule derrière un massif de lauriers-roses. Elle sort de la sacoche un petit objet gris qui a les dimensions d'un paquet de cigarettes, et le glisse dans un sac de plage fourre-tout qu'elle balance sur son épaule. Puis elle revient vers la propriété en sifflotant le grand air à la mode :

« Ah! voyez comme il bosse
Ce malheureux chameau
Il boit de l'ananas
Avec un chalumeau. »

*
**

La voiture s'arrête devant le portail. Les trois bandits regardent autour d'eux avec méfiance, mais tout semble normal. Pas de gendarmes en vue. Seul témoin : un chat tigré perché sur le mur qui entoure la propriété de Philibert Haucourt. Le Furet fait un signe à Alpaga :

« Tu y vas. Tu te fais remettre le chèque et tu reviens. Ensuite, nous irons à la banque toucher l'argent. Et c'est seulement après que nous lui expédierons la plaque.

— Bon. Et les précautions, pour le cas où il nous tendrait un piège?

— Les précautions, *c'est que tu y vas seul*. Comme ça, en cas de pépin, il n'y aura que toi à être capturé.

— Mais... mais...

— Silence! Allez, vas-y! Et ne traîne pas. »

Grommelant, Alpaga descend, va sonner à la grille, entre dans la propriété. Pendant ce temps, Bulldozer opère un demi-tour pour tenir la voiture prête à repartir. Puis les deux bandits attendent. Bulldozer ferme les yeux pour somnoler plus à l'aise. Le Furet allume un cigare et remplit de fumée l'intérieur de l'auto. Sur son mur, le chat bâille en s'étirant, et commence à lécher sa patte droite. Il la passe sur son oreille trois fois puis s'immobilise. Puis il saute au bas du mur et disparaît entre les arbres du parc. Un instant après, une silhouette surgit à l'endroit où il se trouvait. Une espèce de lutin revêtu de soie jaune, coiffé d'un bonnet à pompon, enveloppé dans une cape rouge et noir. Fantômette examine la voiture des bandits, constate que ses deux occupants lui tournent le dos. Alors, elle descend du mur en souplesse, s'approche silencieusement du véhicule, et plaque sous l'arrière du coffre une petite boîte noire qui se colle à la voiture. Elle se retire aussi



discrètement qu'elle est venue, franchit le mur et s'efface dans le parc.

Pendant ce temps, Alpaga s'est approché de la propriété en marchant d'un pas incertain. A chaque instant, il tourne la tête, regarde sur les côtés, derrière lui, serrant dans sa poche la crosse d'un pistolet. Il atteint ainsi le perron qui est éclairé, monte lentement les marches. Philibert Haucourt apparaît dans le vestibule et lui lance ironiquement :

« Eh bien, cher monsieur, montez donc! De quoi avez-vous peur? Vous craignez

qu'un tigre ne vienne vous mordre les mollets? »

Alpaga se redresse, piqué au vif, et retrouve très vite une attitude hautaine. D'un ton sec, il déclare :

« Rien ne peut me faire peur. La seule chose que je craigne, c'est un bouton décousu ou un faux pli à mon pantalon.

— Bon. Entrez donc. Vous m'apportez la plaquette?

— Pas exactement. Je viens plutôt chercher le chèque. Est-il prêt?

— Oui. Mais qui me prouve que la plaque est en votre possession? »

Alpaga est ennuyé. Le Furet ne l'avait pas averti qu'il aurait à discuter avec Philibert.

« Ecoutez, monsieur Haucourt, je n'ai pas le temps de bavarder avec vous. Je suis venu chercher le chèque de cent mille francs. Quand nous aurons touché l'argent, nous vous enverrons votre tablette. Un point, c'est tout! »

L'explorateur hésite un instant. Puis il hausse les épaules, se dirige vers une

commode, en sort un chèque qu'il tend à Alpaga.

« Tenez. Et j'espère que vous agirez loyalement.

— Vous pouvez y compter! Il n'y a pas plus honnêtes voleurs que nous! »

Alpaga empoche prestement le chèque, fait demi-tour et sort à grands pas. Il traverse le parc, franchit la grille, monte dans la voiture. Anxieux, le Furet demande :

« Alors, ça a marché?

— Impeccablement! Tenez, chef, voilà le petit papier.

— Parfait! Nous n'avons plus qu'à passer à la banque. Bulldozer, nous allons au *Crédit Framboisien*. Et vite! »

Tandis que les trois bandits foncent vers le centre de Framboisy, Fantômette monte d'un pas léger le perron de la demeure. Philibert se tient en haut des marches, pensif. Il murmure :

« Je me demande si ces truands vont tenir leur promesse... Maintenant que je leur ai donné le chèque, vont-ils réellement m'envoyer la seconde moitié de la plaque?

— On peut l'espérer, monsieur Hautcourt. Le Furet ne doit pas connaître la valeur réelle de la tablette. Donc, il n'a aucune raison de la garder. Mais je veux quand même le tenir à l'œil, ce cher bandit. Votre voiture est prête?

— Oui, nous pouvons partir tout de suite. »

Fantômette et Philibert prennent place dans une décapotable grand sport qui démarre avec un ronflement assourdissant. La jeune justicière tient une boîte qui ressemble à un transistor, surmontée d'un anneau métallique. Tout en pilotant la voiture, l'explorateur demande :

« Vous croyez qu'il sera possible de les repérer? Ils doivent être déjà loin, maintenant!

— Ne vous inquiétez pas. Mon récepteur a une portée de dix kilomètres, et c'est bien suffisant. Tenez, les voilà... »

Fantômette a tourné un bouton qui fait pivoter l'antenne circulaire. On entend un sifflement dont l'intensité s'accroît.

« Ils se dirigent vers le centre de Fram-



boisy. Vers la banque, évidemment. »

Philibert hoche la tête, souriant :

« Mes compliments pour votre petite invention. Mais comment avez-vous fait pour placer un émetteur sur la voiture du Furet ?

— Il y a un aimant sur le boîtier. Il m'a suffi de plaquer le poste contre l'arrière de la carrosserie, et ça tient tout seul ! »

Dix minutes plus tard, le Furet s'arrête devant le *Crédit Framboisien*. C'est encore une fois Alpaga qui est chargé de mission. Il entre dans l'établissement, présente son chèque au guichet, attend nerveusement en

tripotant sa cravate. Les employés ne risquent-ils pas de le reconnaître? Au lieu de s'habiller élégamment, il aurait peut-être dû se déguiser en *monsieur ordinaire*? Ne va-t-on pas l'arrêter?

Mais non. Tout se passe merveilleusement bien. On lui remet de bonnes liasses de billets qu'il escamote prestement dans un porte-documents. Ravi de l'aubaine, il sort de la banque avec un large sourire, monte dans la voiture et remet l'argent au Furet qui déclare :

« Bravo, Alpaga! Je te permets d'acheter encore quelques douzaines de costumes! »

Le véhicule se dirige vers Vitrail-les-Vitraux. Ses occupants, qui forment à nouveau des projets de dépenses mirifiques, ne remarquent pas la voiture de sport qui les suit à quelque distance. Alpaga serre les freins devant le *Royalissime*. Les trois bandits entrent dans le cinéma, montent jusqu'à leur appartement et débouchent une bouteille de champagne pour fêter l'heureuse conclusion de leur affaire. A l'instant où le bouchon saute, la voiture de

sport s'arrête à cinquante mètres du cinéma. Fantômette ouvre la portière.

« Au revoir, monsieur Haucourt. Inutile de m'attendre, je prendrai l'autocar. »

L'explorateur hésite :

« Vous n'allez pas vous rendre toute seule chez ces gangsters? Je vais vous accompagner.

— Non, inutile. J'ai l'habitude, vous savez.

— Vous êtes sûre qu'il n'y a pas de danger?

— Si, il y a tout plein de danger. Mais, moi, j'aime ça, le danger. Comme un chat aime les sardines. »

Elle fait un petit salut et s'engouffre dans le cinéma. Philibert démarre en pensant :

« Toute seule contre trois dangereux bandits! c'est de l'inconscience! Un de ces jours, ça tournera mal! »

Fantômette traverse le hall, pousse une porte marquée « Entrée interdite », découvre un escalier étroit qu'elle monte sans hésitation. Parvenue sur le palier de

l'étage, elle entend un bruit de voix. Elle s'approche d'une porte, écoute. Le Furet est en train de parler :

« Mes enfants, nous n'allons pas nous en tenir là. Mon flair me dit qu'il y a une fortune à gagner dans cette affaire. »

Le gros Bulldozer intervient :

« Mais, chef, on a déjà encaissé les dix mille francs du vieux hibou, plus les cent mille francs du Philibert Auchose de Machintruc...

— Ce n'est pas suffisant. Ecoutez-moi bien et tâchez de comprendre. Lorsque nous avons apporté à Bibi-la-Grammaire une moitié de la plaque, que nous a-t-il dit? Qu'il était disposé à nous acheter l'autre moitié. Bien. Et maintenant, Philibert Hautcourt nous offre une grosse somme pour la première moitié. Alors, faisons un peu de calcul. Si une demi-plaque nous est payée cent mille francs, cela veut dire que les deux moitiés réunies en valent le double. Même Bulldozer peut comprendre ça. Et pourtant, il n'y a que de la pâte à modeler sous son crâne.



— Ça, vous avez raison, chef! » dit Bulldozer.

Un instant de silence se passe, puis Alpaga demande :

« Alors, chef, quels sont vos projets?

— Tu ne comprends pas? J'ai en ma possession une demi-plaque, que l'on vient de me payer.

— Vous allez donc l'envoyer à Philibert Haucourt?

— Jamais de la vie! Tu es fou, Alpaga! Cette moitié, je la garde. Et je vais essayer de trouver l'autre moitié. Je suis persuadé

que l'une ne va pas sans l'autre. Il doit être très intéressant de posséder les deux triangles. J'ignore encore pourquoi, mais mon petit doigt me dit qu'il y a là un gros coup à faire. »

Nouveau silence, puis Alpaga pose une autre question :

« Mais enfin, chef, Philibert Haucourt vous a payé cent mille francs pour que vous lui remettiez la moitié de plaque que nous avons récupérée chez Bibi...

— Oui. Et alors ?

— Alors, on ne peut pas garder quelque chose qui vous a été payé. Ce serait malhonnête. Moi, quand je paye un costume, on me le donne ! »

Le Furet tranche d'un ton sec :

« Alpaga, tu fais ce que tu veux. Et moi aussi. J'ai décidé de garder cette plaque, je la garde. Tel est mon bon plaisir. Quelqu'un a une objection à faire ?

— Oui, moi ! »

La porte vient de s'ouvrir. Fantômette se tient sur le seuil, les mains posées sur sa ceinture. Son apparition inattendue pro-

voque un effet de surprise intense. Alpaga recule précipitamment comme s'il venait d'apercevoir un diable. Bulldozer lâche la bouteille qu'il tient, et le Furet esquisse un mouvement vers la mitraillette qui est posée sur une table. Fantômette l'arrête d'un geste :

« Inutile de tenter quoi que ce soit. Le cinéma est cerné par la police. Vous êtes cuits comme des œufs sur le plat. Donnez-moi le triangle d'or, mon cher Furet, pour que je le remette à M. Haucourt de la Soiray. »

Ennuyé, inquiet, mal à l'aise, le bandit tire la demi-plaque de sa poche, la tend à Fantômette qui la prend avec un petit sourire.

« Merci, m'sieur! Vous voyez qu'il n'est pas difficile d'être honnête. Chose payée, chose due, comme dit le proverbe chinois. J'ai bien l'honneur de vous saluer! »

Elle pivote sur ses talons, sort de la pièce, descend l'escalier. Une pensée traverse alors l'esprit du Furet. Fantômette a dit que le cinéma est cerné, pourtant *on n'a*

entendu aucune sirène de police. Il court vers une fenêtre, regarde au-dehors. La rue est tranquille, sans aucun mouvement suspect.

« Pétard de pétard! Elle s'est moquée de nous. Rattrapons-la, vite! »

Les trois bandits se bousculent pour quitter le local, dégringolent l'escalier, traversent le hall à toute allure. Fantômette est à cent mètres du cinéma, en train de courir comme un troupeau de zèbres. Le Furet met ses mains en porte-voix et hurle :

« Au voleur! au voleur! Arrêtez-la! »

A quelques mètres devant la fugitive, deux déménageurs sont en train de décharger des meubles d'un camion. Ils entendent les cris du Furet, écartent les bras pour barrer le passage à Fantômette. Elle s'arrête, leur donne rapidement des explications :

« Laissez-moi passer! Je suis Fantômette, la justicière. Les hommes qui me poursuivent sont des bandits! Vite! Il faut que je m'échappe! »

Mais les deux gros bras ne prennent pas



le temps de l'écouter. Ils la saisissent, l'immobilisent, laissant aux trois bandits le temps d'arriver. Le Furet arbore un large sourire :

« Bravo, messieurs! Vous venez de capturer une jeune voleuse qui a dévalisé notre cinéma. Tous mes compliments! Nous allons la remettre entre les mains du commissaire de Vitrail-les-Vitraux. Et permettez-moi de vous offrir cette modeste gratification... »

Le bandit tend aux déménageurs quelques billets, puis empoigne Fantô-

mette et la ramène vers le *Royalissime*, escorté par Alpaga et Bulldozer. La jeune justicière est entraînée jusqu'au premier étage du cinéma, puis soigneusement ficelée à une chaise. Le Furet allume alors un cigare, souffle la fumée au nez de sa prisonnière et fait un petit discours :

« Ma chère Fantômette, voici un retournement de situation que tu n'avais pas prévu. Vois-tu, tu es trop sûre de toi. Tout le temps en train de parader, alors que tu n'es qu'une gamine. Je vais te rabattre ton caquet. Ça te fera du bien. Tu as besoin d'une leçon de modestie. Bulldozer ?

— Chef ?

— J'ai soif. Il me semble qu'une autre bouteille de champagne serait la bienvenue.

— Tout de suite, chef ! »

Le Furet tire quelques bouffées de son cigare, boit une gorgée de champagne d'un air pensif. Puis il déclare :

« Faisons un petit résumé de la situation. Cela nous permettra d'y voir un peu plus clair. Tu es d'accord, Fantômette ?

— Tout à fait d'accord, mon cher Furet.

— Bien. Donc, au cours d'une expédition chez Philibert Haucourt, ce triste individu tire un coup de fusil sur mon collègue Alpaga, ici présent... »

Courbette d'Alpaga.

« Le projectile qu'il reçoit n'est pas une balle, mais un triangle en or. Un morceau de plaque. Pour savoir ce que représente cette plaque, je consulte un érudit, qui me propose de l'acheter dix mille francs. Je la lui vends, comme un idiot.

— Parce qu'elle vaut beaucoup plus, mon adorable Furet.

— Elle doit valoir très cher, en effet, puisque Philibert propose dans une annonce de me la racheter. Je retourne donc chez ce vieil usurier, je récupère la plaque que voici... »

Le Furet reprend le triangle d'or dans la poche de Fantômette, et l'examine de près, tout en poursuivant :

« ... et sur laquelle on peut lire une inscription. Mais comme ce texte est incomplet, il me faut l'autre moitié. Je suppose

qu'elle se trouve toujours chez Philibert Haucourt?

— Vous supposez merveilleusement bien, délicieux Furet.

— Parfait! Je vais donc demander à Philibert de me l'apporter. »

Fantômette éclate :

« Eh bien, on peut dire que vous ne manquez pas de toupet! Non seulement vous lui avez fait payer cent mille francs sans lui donner ce triangle-ci, mais encore vous lui réclamez l'autre? Je n'ai jamais vu une canaille de votre espèce! Vous battez les records, mon gracieux Furet! »

Le bandit hausse les épaules.

« Crois-tu que sans un minimum de toupet je pourrais faire ce métier-là? Moi, j'appelle ça de la diplomatie.

— Ah! vous faites un joli diplomate!

— Allons, pas de compliments. Passons aux choses sérieuses. »

Le Furet décroche le téléphone, forme un numéro, attend. Dans l'écouteur, la sonnerie d'appel se fait entendre. Une fois, deux fois, trois fois...



« On dirait qu'il n'est pas là. Il a dû partir...

— Dites plutôt qu'il n'est pas encore rentré chez lui, exquis Furet.

— Comment ça?

— Mais oui. Je suis venue jusqu'ici dans la voiture de M. Haucourt. Laissez-lui le temps de revenir dans sa propriété.

— Alors, on va attendre. Mais il faudra qu'il revienne ici avec l'autre triangle.

— Et s'il refuse? Vous l'avez déjà escroqué une fois. Je serais surprise s'il vous faisait encore confiance. »

Le Furet a un ricanement sinistre.

« S'il ne m'apporte pas la plaque, Bulldozer s'occupera de toi. »

Le gros bandit, soudainement réjoui brandit deux poings à peine plus petits que des enclumes.

« Je pourrai l'aplatir, chef?

— Tu pourras, mon gros.

— Chouette, chef! Je peux commencer tout de suite?

— Non. Il faut d'abord parler à Philibert Haucourt. »

Une voix s'élève alors :

« Rien de plus facile, messieurs, car me voici! »

Et Philibert Haucourt de la Soiray fait une entrée très théâtrale, tenant un fusil de chasse automatique. Fantômette sourit :

« Tiens! Vous n'êtes donc pas rentré à la maison, monsieur Haucourt?

— Non. Et vous voyez que j'ai bien fait. Cela m'ennuyait, de vous laisser entre les vilaines pattes de ces animaux-là! Messieurs, si vous voulez bien détacher cette jeune personne? »

A contrecœur, Alpaga ouvre son couteau et coupe les liens de Fantômette qui tend alors la main vers le Furet.

« La plaque, siouplait, m'sieur! »

Le Furet restitue le triangle que la jeune justicière donne à Philibert. Elle le menace du doigt, comme Mlle Bigoudi lorsqu'elle lance un avertissement à Ficelle :

« Et tâchez d'être sage, maintenant. Vous entendez, vilain Furet? Sinon je vous fais copier le verbe « Ne plus se conduire comme un voleur ». Vous mériteriez que je vous reprenne les cent mille francs. Mais je me contenterai de cette mitraillette. Comme ça, vous ne ferez pas de trous dans les gens. Salut la compagnie! »

Elle met l'arme sous son bras et sort, suivie par Philibert qui quitte la pièce à reculons, pour tenir les bandits en respect.

Mais avant de franchir le seuil, il a repris la serviette contenant les billets de banque.



CHAPITRE VII

Châteaux

FANTÔMETTE rapproche les deux triangles et s'exclame :

« Parfait! On peut maintenant lire le texte en entier. Nous allons peut-être savoir quel est l'objet qui rend maître du monde! »

Elle se trouve dans le salon de la propriété, en compagnie de Philibert. L'explorateur se penche également sur les deux triangles juxtaposés que Fantômette présente à la lumière d'une fenêtre. Elle lit :

« Elle est dans son château
A six lieues de Paris
Au pied de la grand-tour
Sous une fleur de lys
De Kiel à Barcelone
De Redon à Salerne
Celuy qui la possède
Est le Maistre du monde. »

Philibert Haucourt lève un sourcil, perplexe.

« Cela ne me paraît pas très clair. Qui est dans son château? Quelle chose? Le fait d'avoir le texte complet ne nous avance pas beaucoup!

— J'admets que c'est assez décevant. J'espérais avoir des indications plus nettes.

— Nous savons en tout cas que cette

chose inconnue a un certain rapport avec l'empire de Charlemagne?

— Oui, monsieur Haucourt, c'est à peu près tout ce que nous savons.

— Alors, que faire?

— Réfléchir. Agiter les muscles du cerveau, comme dit une amie à moi, une certaine Ficelle. Quand j'aurai trouvé la solution, je vous téléphonerai.

— Et... quand pensez-vous découvrir la réponse? Des historiens ont étudié ce problème pendant des siècles. Mes ancêtres ont cherché, eux aussi, quelle était cette chose qui donne la maîtrise du monde. Et ils n'ont pas réussi. Peut-être vous faudra-t-il dix ans? Vingt ans?

— Je me donne huit heures, cher monsieur. Il est exactement seize heures. A minuit, *je connaîtrai le secret.* »

*
**

« C'est effarant! C'est incroyable! C'est ahurissant! Je n'ai jamais vu une chose pareille! Tu te rends compte, Boulotte?

Boulotte? Regarde un peu ça... C'est scandaleux! Je n'en crois pas mon nez! »

Ficelle et Boulotte sont dans le jardinet, derrière la maison où elles habitent. La grande fille tient entre le pouce et l'index une sorte de petite tige surmontée d'une maigre feuille vert pâle.

« Regarde-moi ce radis! Il est maigre comme une antenne d'auto-radio! Un radis que j'ai semé dans un terrain spécialement tamisé, avec un pourcentage d'engrais soigneusement calculé. Un radis que j'ai arrosé avec de l'eau minérale, en quantité nécessaire et suffisante! Et regarde le résultat!... Ah! voilà Françoise... »

La brunette vient d'apparaître. Ficelle bondit sur elle, l'empoigne par un bras et lui montre un carré de terre.

« Regarde, Françoise. Voilà ma plantation expérimentale de radis. J'ai semé mes graines à dix centimètres les unes des autres, dans une terre extra-parfaite, avec un arrosage super-excellent... Et regarde ce que j'obtiens? Des bouts de lacets!

— Tu n'as pas de chance, ma pauvre Ficelle.

— Mais tu n'as pas vu le plus beau! Le plus insensé, le plus inouï! Comme il me restait des graines en surplus, je les ai jetées n'importe comment dans un coin du jardin, là-bas. Et vois ce qui s'est passé... »

Ficelle s'en va dans le coin en question, se baisse, et cueille une énorme touffe de feuilles vertes, sous lesquelles est suspendu un gigantesque radis, fort dodu, bien rouge et bien blanc, que Boulotte s'empresse de croquer.

« Miam! Il est délicieux, ton radis! Bien croquant! Et pas piquant du tout! Une merveille!

— Oui, et avoue que c'est décourageant! Quand on se crève comme un ballon, on obtient des lamentableries, et quand on ne fait rien du tout, on cueille des splendeurs! Ah! l'agriculture, j'en ai plein la tasse! »

Françoise l'entraîne vers la maison.

« Ma grande, je veux te parler d'une chose qui te changera les idées. As-tu

encore ta grande carte des environs de Paris?

— Oui, bien sûr.

— Je voudrais la regarder.

— D'accord. Mais il faut d'abord l'assembler.

— L'assembler? Comment ça?

— Tu vas voir. »

Les trois filles entrent dans la maison. Ficelle ouvre son armoire, en sort une boîte de biscuits qui contient des bouts de papiers. Françoise examine ces papiers et s'exclame :

« Mais... tu as découpé ta carte en petits morceaux? Tu es folle, ou quoi?

— Je ne suis pas folle du tout. J'ai coupé la carte en cinquante-six morceaux pour faire un puzzle. Je suis l'inventrice du *puzzle géographique*. Pour consulter la carte, il suffit d'étaler les morceaux sur le tapis et de les ajuster. Ça ne prendra pas plus d'un quart d'heure. Tu vas voir. J'ai inventé ce jeu pour amuser mon petit cousin Popol. Il est resté tranquille pendant un après-midi entier, tu sais! »

Françoise soupire et se met au travail, aidée par Ficelle qui sort les papiers de la boîte, et par Boulotte qui croque des radis.

Petit à petit, la banlieue de Paris se reconstitue. La Seine-Saint-Denis reprend forme, le Val-de-Marne retrouve ses contours. Marly-le-Roi se rapproche de Versailles, Sarcelles vient voisiner avec Gonesse. Au bout d'une dizaine de minutes, le puzzle est terminé. Françoise prend alors une règle dans le lavabo (qui contient également un tube de peinture noire, un harmonica, une paire de ciseaux à broder, un collant moutarde, un pèse-lettres et un chat en peluche blanc nommé Aristote).

Munie de cette règle et d'un crayon, elle improvise un compas pour tracer autour de Paris, en prenant cette ville comme centre, un cercle correspondant à un rayon de vingt-quatre kilomètres.

Ficelle demande :

« Qu'es-tu en train de faire ? »

— Je trace une circonférence à six lieues de Paris. Il s'agit maintenant de trouver



quels sont les châteaux qui se trouvent sur cette circonférence.

— Ah? Comme c'est intéressant! Et... ça va te servir à quoi?

— Je te le dirai peut-être si j'arrive au résultat que je cherche.

— Bon, alors on va t'aider. »

A quatre pattes sur le tapis, les trois filles se penchent sur la carte. Boulotte annonce :

« Je vois l'indication d'un château à Montbrun, près de la forêt de l'Isle-Adam.

— Bien, dit Françoise, je note.

— Moi, dit Ficelle, j'en vois un à Pomponne. Quel joli nom...

— Je note. Il y en a un aussi à Férolles. Ainsi qu'une vieille tour à Montlhéry, et dans le sud-ouest, je vois une localité qui s'appelle Châteaufort. »

En peu de temps, Françoise établit une liste d'une douzaine de noms. Elle se relève, traverse la pièce pour sortir. Ficelle l'interpelle :

« Hé! Tu ne veux pas me dire pourquoi tu collectionnes les châteaux?

— Demain, ma grande, demain. Un peu de patience. »

Ficelle se vrille l'index contre le tympan.

« Dis donc, Boulotte, tu ne crois pas que Françoise a un boulon qui se dévisse? Je la trouve bizarre, depuis quelque temps. »

Boulotte ne peut pas fournir de réponse, parce que sa bouche est remplie par une demi-pomme. Ficelle fait tss, tss, tss! entre ses dents, puis conclut :

« Elle pense trop. Elle a besoin de prendre des vacances. C'est pour ça qu'elle

a des idées sottesgrenues! Enfin, c'est son affaire! Moi, je m'en vais planter des œufs dans le jardin, pour avoir des poussins... »

*
**

Fantômette a caché ses cheveux sous un fichu de soie rouge, et ses yeux sous de grandes lunettes noires de forme carrée. Elle porte un chemisier jaune citron et un pantalon de même couleur.

Elle ouvre la porte de la bibliothèque municipale de Framboisy, entre dans une grande salle silencieuse, dont les murs sont tapissés par des rayonnages où s'alignent de longues files de livres. Des grands, des petits, des brochés, des reliés en cuir de toutes couleurs. Il y a là des romans, des ouvrages historiques, géographiques, des encyclopédies, des mémoires.

La salle est meublée de tables où l'on peut poser les ouvrages que l'on désire consulter sur place. A l'instant où Fantômette arrive, deux personnes se trouvent là. Un étudiant qui feuillette un traité de zoologie, et une grosse dame qui étudie

attentivement *L'art et la manière de maigrir de 10 kilos en 10 jours*. Fantômette demande à la bibliothécaire si elle dispose d'un livre sur les châteaux de la région parisienne. Après consultation de son catalogue, la bibliothécaire repère un *Panorama des châteaux de l'Île-de-France*, et l'apporte à la jeune aventurière qui s'installe aussitôt à une table.

« Voyons un peu... celui-ci a été construit au XVIII^e siècle... trop récent... Et celui-là au XV^e... Trop récent aussi. Et celui-ci... Il date du siècle dernier... »

Pendant que Fantômette étudie le livre, un petit homme à barbe blanche, au nez chaussé de lunettes, s'assoit à une table voisine. Il se plonge dans la lecture d'un bouquin de mécanique qu'il vient de demander à la bibliothécaire. Fantômette poursuit son étude, passant en revue la liste qu'elle a établie et cherchant la date de construction de chaque château. Elle raye les noms un par un, et ne retient en fin de compte qu'une seule construction.

« Tout le reste est trop récent, c'est cer-



tain. Si la fameuse chose existe réellement, elle ne peut se trouver que là, au pied de cette grande tour vieille de douze siècles. Oui, je suis sûre que c'est là qu'il faut chercher, et pas ailleurs. »

Fantômette est en train de regarder une gravure qui représente les vestiges d'un ancien château fort. Si en ce moment même elle tournait la tête, elle se rendrait compte que l'homme à la barbe blanche est en train de l'observer discrètement, en faisant semblant de feuilleter son ouvrage de mécanique. Fantômette médite un moment,

entortillant sur son index une de ses boucles brunes. Puis elle referme le livre, se lève, le rend à la bibliothécaire et sort. A peine a-t-elle disparu, que le barbu s'approche de la bibliothécaire.

« Excusez-moi... pourrais-je jeter un coup d'œil sur le livre que consultait cette jeune fille? Je n'en ai que pour une seconde... »

L'homme prend le livre, tourne rapidement les pages, examine la gravure et rend le volume.

« Je vous remercie. »

Puis il sort à grands pas, monte dans une voiture qui stationne dans une rue voisine.

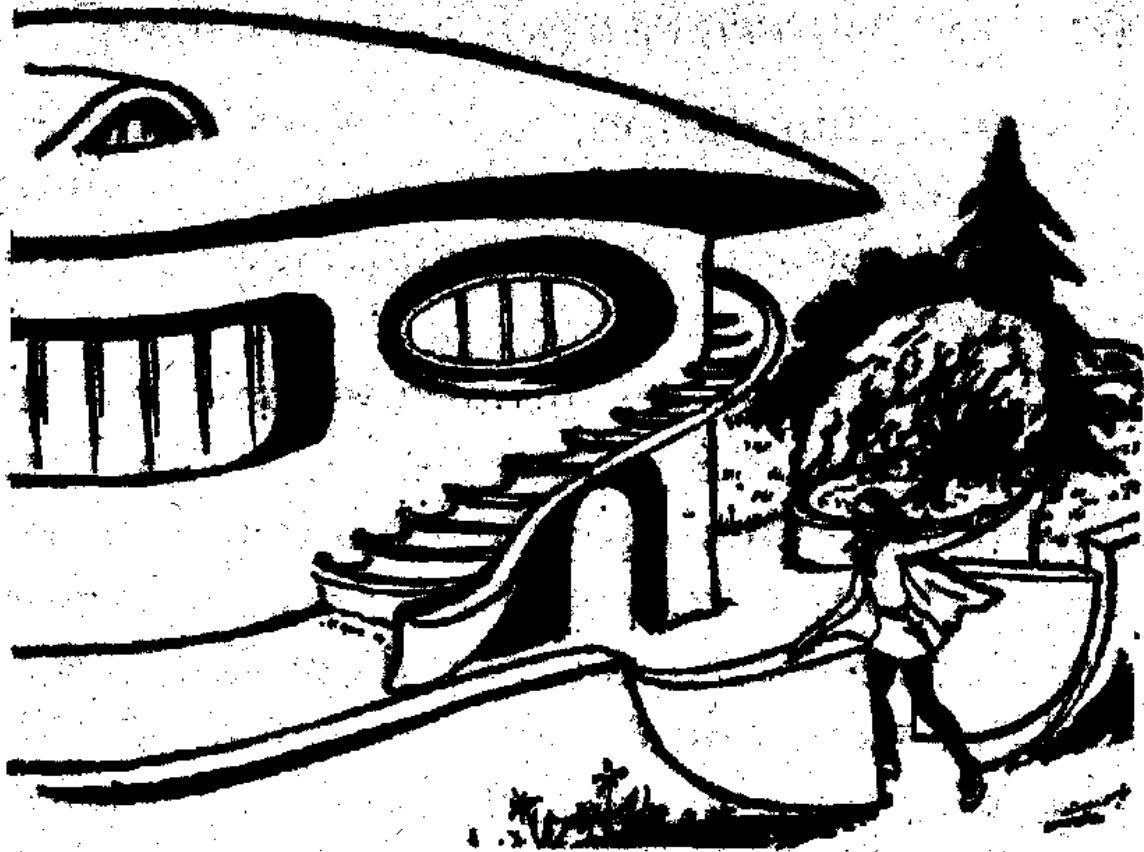
« Chef, dit Alpaga, elle vient de traverser la place. Elle s'en va. »

— Inutile de t'inquiéter, je sais où la retrouver. »

Le Furet retire ses lunettes, sa perruque et sa fausse barbe. Le gros Bulldozer, qui est au volant, se retourne et demande :

« Où allons-nous, chef, maintenant? »

— Maintenant? A la tour de Montlhéry! »



CHAPITRE VIII

Au pied de la tour

« **T**OURNEZ à droite, monsieur Hautcourt... Bien. Maintenant la première à gauche. C'est la rue des Roses. J'habite au n° 13. »

Philibert arrête sa voiture devant un pavillon futuriste, à l'allure de soucoupe volante. Fantômette descend, entre dans

l'étrange habitation, en ressort avec un objet en forme d'aspirateur-balai, puis remonte dans la voiture qui repart à toute vitesse.

La nuit sème ses premières ombres sur Framboisy. Boutiques et fenêtres s'allument, ainsi que les phares des voitures et des camions. Tout en conduisant, l'explorateur jette un coup d'œil sur l'appareil que tient Fantômette et demande :

« C'est encore une machine de votre fabrication ? »

— Oui. Je suis assez bricoleuse, vous savez.

— Peut-on savoir ce que c'est ?

— Un détecteur d'objets enterrés. Il fonctionne sur le principe des détecteurs de mine. Une sorte de radar, si vous voulez, qui émet un sifflement lorsqu'il passe au-dessus d'une cavité. Très pratique pour trouver les trésors souterrains, mais il y a un petit inconvénient...

— Ah ? Lequel ?

— Il se met à siffler au-dessus des vieilles boîtes de conserve, des canalisa-

tions d'eau ou des tunnels creusés par les taupes. Il n'est pas assez malin pour faire la distinction entre les pièces d'or et la ferraille. Mais c'est tout de même assez pratique, vous verrez. »

La voiture se glisse dans les encombrements de Framboisy, puis sort de la ville et prend la direction de Montlhéry. Philibert murmure :

« Des pièces d'or... C'est peut-être un trésor, cette chose qui rend maître du monde... Qu'en pensez-vous ? »

— Franchement, j'ignore absolument de quoi il s'agit.

— Vous n'avez pas une petite idée, tout de même ?

— Disons que... l'objet, à mon avis, doit être une sorte de symbole. Un symbole de puissance, peut-être. Oui, c'est comme cela que je vois la chose. Je pense que nous serons fixés dans quelques heures. Si personne ne vient nous mettre des bâtons dans les pattes. »

Philibert observe son rétroviseur, hoche la tête.

« Personne ne nous suit, en tout cas. Le Furet a dû abandonner la partie.

— Oh! avec cet animal, on ne sait jamais! C'est quand il paraît hors de combat qu'il est le plus dangereux.

— Nous ne risquons rien! Il ignore que l'objet que nous cherchons se trouve à Montlhéry.

— Ça, c'est vrai. Oui, dans le fond, vous avez raison. Il ne sait pas où est la cachette. J'ai tort de m'inquiéter. »

Après trois quarts d'heure de trajet, la voiture se trouve en vue de Montlhéry. Au-dessus des lumières du village, on distingue une éminence surmontée d'un cylindre noir : la Tour. Il y avait là autrefois un château fort. Mais les guerres ont passé dessus, ainsi qu'un bon nombre de siècles; et il ne reste plus sur la colline que quelques soubassements de pierre, des ébauches de barbicanes, et cette tour qui s'est conservée grâce à des rénovations successives.

Haucourt arrête son véhicule à mi-pente, près d'un bosquet qui s'élève à proximité

des ruines. La nuit est claire, fraîche. Un petit vent aigrelet s'est levé, et Fantômette s'enveloppe étroitement dans sa cape.

« Heureusement qu'il va falloir faire du terrassement. Ça nous réchauffera. »

Philibert ouvre le coffre, en sort une pelle et une pioche. Puis nos deux amateurs de mystères finissent de gravir la petite colline et se trouvent devant une plate-forme au bout de laquelle s'élève la tour. L'accès à ce terre-plein est fermé par une grille.

« Nous escaladons? demande Haucourt.

— Pas la peine. J'ai mon *ouvre-portes*. »

Fantômette exhibe un petit appareil chromé qui a un peu l'aspect d'un allume-gaz.

Elle l'introduit dans la serrure, appuie sur un bouton. Il se produit un déclic, et le portail s'ouvre sur une légère poussée.

« Encore une de vos petites inventions, Fantômette?

— Non. C'est un cadeau que m'a fait Rocamadour, le roi des cambrioleurs. Je

vous raconterai peut-être un jour son histoire. »

Ils traversent le terre-plein, s'arrêtent au pied de la tour. Sur leur gauche se trouve une petite porte qui ferme le local où se tient un gardien pendant le jour. Sur la droite, un pan de mur qui vient se raccorder à la tour. A cet endroit, le sol est de simple terre aplanie par le pas des visiteurs.

« Où allons-nous creuser? demande Philibert Haucourt.

— Je vais déplacer mon détecteur contre le bas de la tour. Si quelque chose s'y trouve enterré, nous le saurons tout de suite. »

Fantômette met en marche le détecteur, qui fait entendre un très léger bourdonnement. Puis elle le promène au ras du sol, comme si elle voulait aspirer la poussière. En longeant la base de la tour, elle parcourt les quatre ou cinq mètres qui séparent la porte du pan de muraille. Puis elle s'arrête, fait « tss, tss, tss » entre ses dents. Haucourt demande :

« Pas de signal?

— Non, rien.

— La chose est peut-être enfouie de l'autre côté, vers la pente de la colline?

— D'accord, je vais contourner la tour. »

Fantômette met le détecteur sur son épaule, traverse à nouveau la plate-forme, et s'en va explorer l'arrière de la construction, tandis que Philibert allume une cigarette en l'attendant.

Elle revient dix minutes plus tard, fait un signe négatif.

« Il n'y a rien derrière non plus.

— Diable! Notre expédition est inutile, alors. A mon avis, le texte de la tablette est beaucoup trop ancien. L'objet que nous cherchons a pu être déterré au cours des siècles...

— C'est possible, mais je ne veux pas me décourager si vite. Puisque nous avons apporté des outils, autant s'en servir. Ça me dégourdira les muscles... »

Fantômette empoigne le manche de la pioche et attaque le sol au bas de la tour.

« Je suis persuadé que nous allons faire un travail inutile, dit Haucourt, mais vous avez raison, ça nous réchauffera. »

Il prend la pelle et se met à aider la jeune aventurière. Au bout de dix minutes, c'est lui qui s'empare de la pioche. Fantômette dégrafe sa cape, la laisse tomber sur le sol en commentant, avec un sourire :

« Voilà tout de même une curieuse affaire. Non seulement nous ne savons pas où se trouve ce que nous cherchons, mais encore nous ignorons de quoi il s'agit! Le mystère est aussi épais qu'un annuaire du téléphone, comme dirait mon amie Ficelle. »

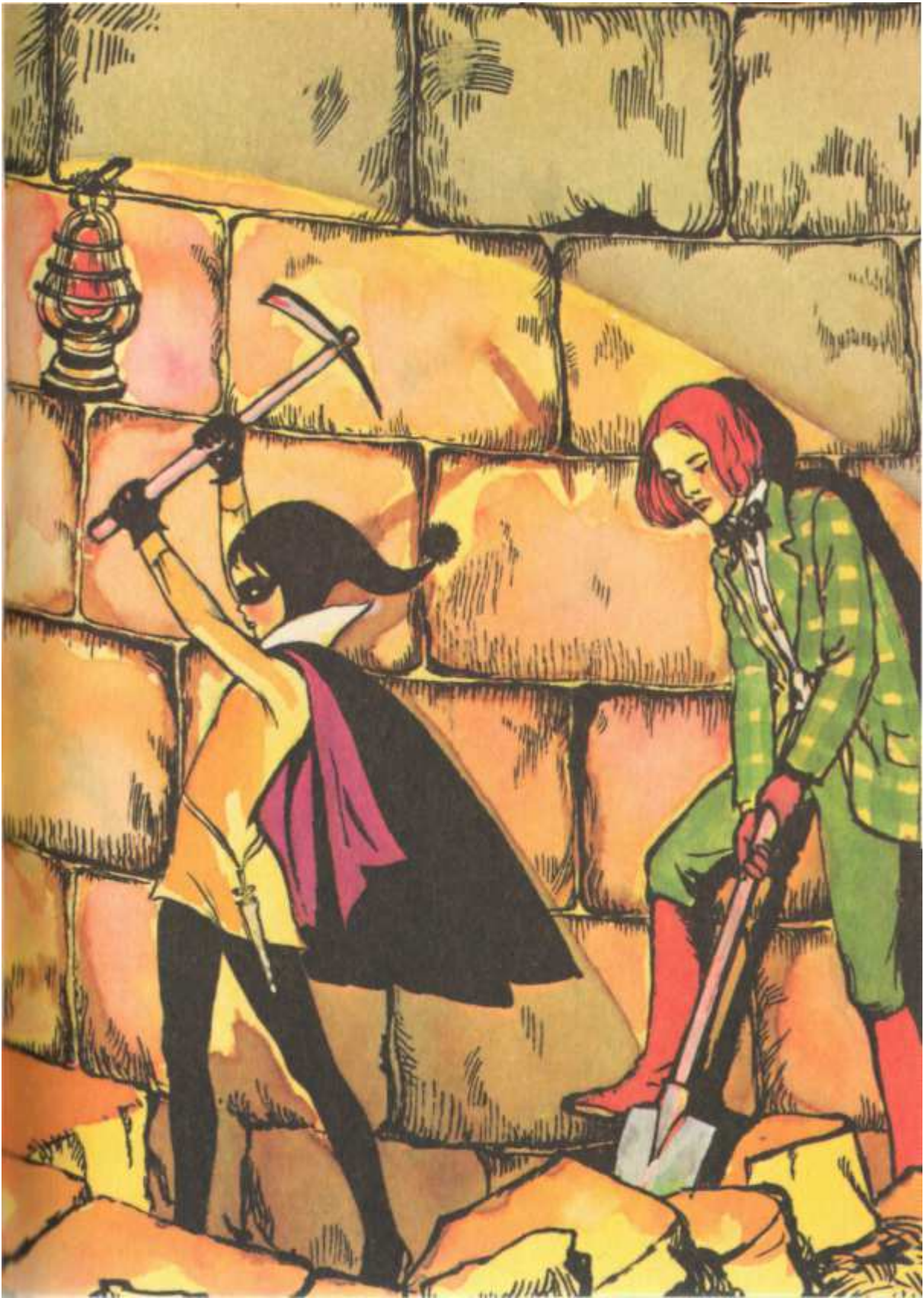
Ils continuent de creuser une tranchée qui longe les vieilles pierres, éclairés par une lampe de camping que l'explorateur a apportée.

« Jusqu'à quelle profondeur faut-il piocher? demande Philibert.

— Jusqu'à ce que vous soyez fatigué.

— Bon! Allons-y gaiement! Mais je me demande la tête que va faire le gardien,

Haucourt se met à aider la jeune aventurière. —



demain matin, quand il découvrira nos trous! »

Sur l'horizon, la corne d'un croissant de lune s'élève, pour aider les étoiles à éclairer l'étrange scène. Le vent agite les feuilles des arbres tout proches. De temps en temps, le grondement d'un moteur de camion vient troubler le silence. Des lueurs de phares défilent à quelques centaines de mètres, sur la route d'Orléans. Philibert pose un instant sa pioche, sort un mouchoir pour s'éponger le front.

« Quel travail vous me faites faire! Je suis de plus en plus persuadé que tout ceci ne nous mènera à rien...

— Attendez, attendez! Il me vient une idée... Rien ne nous dit que l'objet est enterré...

— Comment cela?

— Le texte dit : « Elle est au pied de la tour. » Cela ne veut pas dire forcément qu'elle est à l'extérieur. La chose peut très bien se trouver *dans* la tour. »

Philibert Haucourt se caresse le menton.

« Ma foi, c'est bien possible. Il est sans

doute inutile de fouiller l'extérieur, comme nous le faisons.

— Attendez! »

Fantômette se penche soudainement, braque la lampe vers une pierre. Elle saisit vivement son poignard, se met à gratter la terre qui est incrustée dans une sorte de petit creux.

« Regardez! Ce dessin gravé dans ce moellon... Une fleur de lys! »

Elle saisit le détecteur, l'approche de la gravure. Un sifflement aigu remplit les écouteurs. Le cœur de la jeune justicière se met à battre à une cadence folle. Elle crie :

« Ça y est! Nous la tenons! Elle est là, dans l'épaisseur de la muraille! Vite, la pioche! »

Avec autant d'émotion que de fièvre, l'explorateur attaque le pan de muraille. Le fer du pic mord les moellons, les ébranle, les fend, les déchausse. Les antiques pierres taillées en plein Moyen Age, enterrees depuis l'époque des rois carolingiens, voient enfin le jour (ce qui est une façon de parler, puisqu'on est en pleine nuit!).



Fantômette saisit la lampe, l'approche de l'excavation que Philibert est en train de creuser dans l'édifice. L'explorateur se penche, arrache les pierres.

La lumière se projette dans une sorte de creux; une niche, une cachette. A quatre pattes, enfoncés dans la tranchée comme deux ratiers qui traquent un mulot dans son terrier, Fantômette et Philibert braquent leur regard vers cette anfractuosité sombre qui contient peut-être... peut-être quoi?

Le faisceau lumineux éclaire l'intérieur

de la cache. Il y a là un entrelacs de toiles d'araignées qui forme comme un rideau. Mais derrière ce rideau, sous une couche de poussière, se trouve une boîte noire.

Contenant difficilement son émotion, Fantômette tend la lampe à Philibert, puis elle allonge les bras dans la niche, saisit la boîte doucement, et la sort avec précaution.

C'est un coffret d'ébène cerclé de fer. Le bois est craquelé, fissuré. Très vieux assurément. Ainsi que les ferrures, que la rouille a dévorées. La voix tremblante, Haucourt murmure :

« Ainsi donc, c'était vrai... Vous aviez raison, Fantômette. La chose existe... Elle se trouvait là depuis douze siècles! C'est incroyable... »

Fantômette se redresse soudain, aux aguets.

« Vous avez entendu? »

— Quoi donc?

— Une sorte de bruit... Comme un froissement...

— Non... Mais ouvrez plutôt ce coffret.

J'ai hâte de savoir quelle est cette chose qui rend maître du monde! »

Fantômette se penche de nouveau sur la boîte. Elle essaie de faire jouer le système de fermeture, mais le verrou est bloqué par la rouille. Haucourt sort de sa poche un couteau dont la lame repliable est fort épaisse.

« Attendez, je vais faire sauter cette serrure. C'est l'affaire d'une seconde... Et nous allons enfin connaître le secret! »

Il engage sa lame entre le fer et le bois, fait pression. La serrure casse, libérant le couvercle.

« Bonsoir, mes amis. Je crois que vous avez fait du bon travail. Permettez-moi de vous en féliciter! »

Le Furet s'avance, escorté par ses complices Alpaga et Bulldozer. Les trois bandits sont armés de pistolets.

« Monsieur Haucourt, veuillez déposer ce coffret sur le sol, et reculer d'une dizaine de pas... »

Fantômette grogne :

« Nous aurions dû les enfermer dans

leur cinéma, ou les attacher aux fauteuils de la salle... »

Le Furet ricane :

« C'est en effet ce que vous auriez dû faire. Mais maintenant, c'est trop tard. Désolé pour vous. »

Le Furet se baisse, saisit le coffret, soulève le couvercle, regarde le contenu. Et pousse un sifflement de surprise.

« Mille millions de mitraillettes! Si je m'attendais à ça! Je comprends que ce machin-là vaille une fortune...

— Qu'est-ce que c'est? » demande Alpaga.

Le bandit lui tend le coffret.

« Tiens! Regarde... »

Alpaga jette un coup d'œil et hoche la tête.

« Joli. Très joli. Si on trouve à la revendre, je pourrai m'offrir douze douzaines de costumes.

— En attendant, porte cette boîte dans la voiture. Bulldozer!

— Chef? »

Le gros bandit s'avance. Fantômette et

Haucourt s'aperçoivent alors qu'il tient un rouleau de corde, ou un câble d'acier. Un reflet indique qu'il s'agit bien d'un fil métallique. Le Furet ordonne :

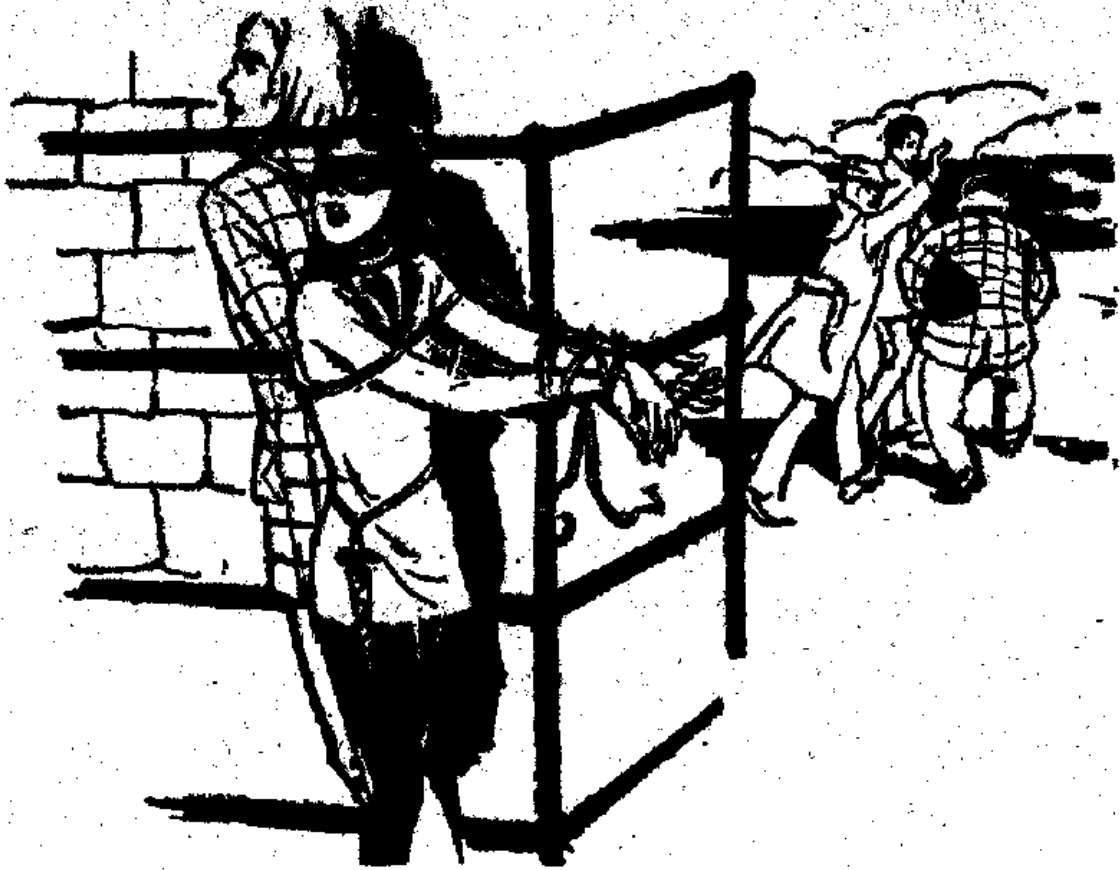
« Bull, attache-moi soigneusement ces deux cocos-là. Je n'ai pas envie qu'ils me courent après dès que j'aurai le dos tourné.

— Entendu, chef. Et je vous garantis que je vais les ficeler comme des rôtis! »

Les trois bandits entraînent Haucourt et Fantômette vers le grillage de l'entrée. Bulldozer les fait mettre dos à dos, la grille se trouvant entre les deux. Puis il entreprend de les attacher étroitement avec son câble. Le Furet s'assure que l'opération est bien faite, puis déclare :

« Parfait! Je veux bien manger mon chapeau à la croque-au-sel si vous arrivez à vous dépêtrer. Ce câble d'acier, vous ne le couperez pas avec les dents, ha! ha! Adieu! »

Sur ces joyeuses paroles, le Furet et ses complices s'enfoncent dans la nuit.



CHAPITRE IX

Les voleurs volés

A PEINE les bandits ont-ils disparu, que Fantômette s'efforce de se dégager des liens qui l'enserrent. Mais le câble s'enroule autour des poignets, des chevilles, du cou, et tout mouvement est interdit.

« Pouvez-vous remuer, monsieur Hautcourt ? »

— Pas plus que vous, Fantômette. Ce maudit Bulldozer a serré le câble comme une brute. Je sens que ça me scie le cou... Si nous bougeons, nous allons nous étrangler mutuellement!

— Vous avez raison. Ne bougeons pas. Et réfléchissons. Combien de temps allons-nous rester ficelés à cette grille?

— Jusqu'à demain matin, je suppose. Le gardien viendra nous délivrer.

— Alors, Fantômette va rester collée à ce portail pendant toute la nuit? Quelle humiliation, mon cher Haucourt! Je ne me sens pas très fière de moi. J'ai envie de donner ma démission de justicière, et de me consacrer à la culture des raviolis.

— Ne soyez pas trop déçue. Vous avez tout de même découvert la cachette en moins de huit heures. C'est le délai que vous vous étiez fixé, n'est-ce pas?

— Oui. Il doit être à peu près minuit. Mais je ne sais toujours pas de quoi il s'agit. Ah! je m'en veux de n'avoir pas neutralisé le Furet quand nous étions dans son cinéma! Je ne serais pas en train de me

geler les oreilles, accrochée à cette porte comme une huître contre un rocher!

— Un peu de patience. Nous nous en tirerons avec un rhume et...

— Chut! Regardez cette petite voiture rouge qui s'arrête, là-bas. »

Philibert Haucourt se tait. Les deux prisonniers restent silencieux, ce qui leur permet d'entendre un bruit de pas. Une ombre apparaît, qui gravit la pente du monticule.

Philibert pousse un soupir de soulagement.

« Ah! On vient! Quelqu'un qui va pouvoir nous détacher... Je vais l'appeler... Ohé! Ohé! Par ici s'il vous plaît! A l'aide! »

L'ombre se rapproche, parvient à proximité de la grille. La lueur des étoiles et du croissant de lune permet de distinguer ses traits. C'est un homme maigre, au visage parcheminé, dont les cheveux sont blancs. Il est vêtu d'une blouse grise.

Il s'arrête à trois pas des prisonniers, se frotte les mains avec un petit rire. Puis il marmotte entre ses dents, d'une voix de crécelle :

« Hum! Oui... Hum! Je vois, je vois... Monsieur Philibert Haucourt de la Soiray, je suppose? Et la jeune aventurière qui se fait appeler Fantômette? »

Fantômette et Philibert auraient un mouvement de surprise s'ils pouvaient remuer. Comme ils sont étroitement ligotés, ils se contentent d'ouvrir les yeux et la bouche. Fantômette demande :

« Vous nous connaissez donc, monsieur... monsieur? »

— On m'appelle Bibi-la-Grammaire. Oui, je vous connais. M. Haucourt fait de très intéressantes conférences sur ses voyages, et Mlle Fantômette s'est rendue illustre par ses enquêtes.

— Et peut-on savoir pourquoi vous vous trouvez ici, à cette heure?

— Bien sûr, bien sûr. Je m'occupe de la même affaire que vous.

— Vraiment?

— Vous paraîsez en douter, mademoiselle? Pour vous en convaincre, il me suffira de prononcer un seul mot : Bouillon-froyd. Hé oui, moi aussi je suis sur la

trace de l'objet qui doit donner la maîtrise du monde. Je surveille le Furet depuis quelques jours. Et cet après-midi... »

Fantômette écoute avec une attention extrême. Ainsi donc, le Furet n'est pas le seul rival, dans cette course. Il y a aussi ce petit bonhomme qui ressemble vaguement à quelque oiseau nocturne. A un hibou, par exemple.

Il poursuit :

« Cet après-midi, j'ai pu constater que le Furet vous suivait jusqu'à la bibliothèque de Framboisy. Il avait mis une fausse barbe. Ensuite, il est venu jusqu'ici et s'est caché, avec ses complices, entre les arbres. Vous êtes arrivée plus tard, en compagnie de M. Haucourt. Vous avez creusé le sol, percé un trou dans la tour... Et découvert quelque chose. N'est-ce pas ?

— Oui, monsieur Bibi. Mais ne croyez-vous pas que je serais plus à l'aise pour bavarder si j'étais détachée ?

— Un instant, mademoiselle. Laissez-moi terminer. Donc, vous avez trouvé quelque



chose dans la tour. L'objet qui rend maître du monde.

— Oui.

— Quel est cet objet?

— Je n'en sais rien. Le Furet nous a pris le coffret avant que nous ayons eu le temps de l'ouvrir. »

Bibi-la-Grammaire paraît contrarié. Il insiste :

« Vraiment, vous ne savez pas ce que c'est?

— Non, je ne sais pas. Le Furet est parti avec le coffre. C'est à lui qu'il faudrait poser la question. »

Le petit homme approuve d'un signe de tête.

« Bien. Vous avez raison. C'est ce que je vais faire. »

Il tourne sur ses talons et s'éloigne. Philibert crie :

« Hé! Ne vous en allez pas, monsieur La Grammaire! Délivrez-nous avant! »

Bibi s'arrête, tourne la tête et répond, avec un petit rire :

« Hi! hi! Vous n'y pensez pas, cher monsieur! Je ne serais pas assez sot pour donner la liberté à des rivaux! Nous courons tous après l'objet, pas vrai? Eh bien, chacun pour soi! Débrouillez-vous! »

Et il se perd dans la nuit.

« Ah! l'affreux! gémit Philibert, ah! le bandit! Ah! le triste sire! Si je ne me retenais pas, je lui tordrais le cou!

— Bah! que voulez-vous... Dans le fond, je le comprends. Moins il y a de concurrents, plus grandes sont ses chances de mettre la main sur la chose contenue dans le coffret... »

Un ronflement de moteur s'élève : c'est La Grammaire qui repart. Le bruit du moteur diminue, s'éteint. Mais il est aussi-

tôt remplacé par un grondement, une pétarade, un chahut comme pourraient en faire dix motocyclettes disputant un cross sur la colline. Il ne s'agit pourtant que d'un seul véhicule, une antique 2 CV cabossée, asthmatique, ferrailante, déglinguée. Une épave qui se déplace grâce à quelque miracle constamment renouvelé. Cette boîte de sardines à quatre roues entreprend de grimper vers la plate-forme, réveillant les braves citoyens qui dorment dans un rayon de dix kilomètres.

Philibert Haucourt demande :

« Qu'est-ce que c'est encore que ça? »

Fantômette répond avec un sourire :

« Ça, c'est la voiture la plus lamentable du Marché commun. Je la reconnaîtrais entre dix mille! C'est le véhicule de mon excellent ami Œil de Lynx, reporter à *France-Flash*.

— Vous croyez qu'il vient nous délivrer?

— On dirait, oui.

— Mais comment a-t-il su que nous sommes ici?

— Il est très intelligent, vous savez. Presque autant que moi. »

C'est en effet Œil de Lynx. Il arrête sa guimbarde à mi-pente, en sort et s'avance, coiffé de son éternelle casquette, serrant sa pipe entre ses dents. Il sort une boîte d'allumettes, rallume le fourneau éteint, considère un instant les deux prisonniers et se met à rire.

« Ha! ha! L'intrépide Fantômette épinglée comme un papillon. L'imbattable justicière ficelée comme une andouille! Ho! ho! Cela va me faire un reportage aux petits oignons!

— Allez-vous nous libérer, espèce de triple navet à roulettes! Ça sera plus utile que de débiter des âneries, Œil de cambouis!

— Bon, bon, ça va, ne vous fâchez pas, ma chère saucissonnée... »

Le reporter dénoue le câble et détache les prisonniers. Philibert le remercie et demande :

« Expliquez-nous comment vous avez pu trouver notre trace? Vous enquêtez sur notre affaire?

— Bien sûr. C'est d'ailleurs notre ravissante mortadelle nationale qui m'a alertée...

— Mortadelle, moi? Espèce de boudin!

— Ne vous fâchez pas, chère Tomette. Je disais donc que c'est elle qui m'a demandé de passer une annonce dans mon journal.

— Je suis au courant, dit Philibert. J'offrais cent mille francs en échange d'un morceau de plaque.

— C'est ça. Vous pensez bien que cette annonce m'a donné l'envie d'en savoir plus long, et je me suis mis à surveiller les allées et venues de notre jeune amie...

— Ah! vous m'espionnez, maintenant? C'est du joli!

— Il faut bien que je trouve de quoi écrire mes articles. Vous ne m'expliquez jamais rien! Vous vous contentez de me mettre l'eau à la bouche avec vos mystères, et ensuite je dois me débrouiller tout seul! Pour une fois, je vous ai surveillée. C'est comme cela que j'ai repéré les manigances du Furet et d'un certain Bibi-la-Grammaire. Je l'ai filé jusqu'ici. Et je crois que je n'ai

pas eu tort, parce que sans moi, vous seriez encore en train de moisir contre cette porte, et... »

Fantômette grogne :

« Bon, ça va. Je vous serai éternellement reconnaissante, pendant trois jours au moins, de m'avoir délivrée. Maintenant, puisque vous êtes si malin, dites-nous où est passé le Furet ? »

— Ça, je n'en sais rien ! Ma voiture m'a tout juste permis de suivre Bibi-la-Grammaire, et encore en la poussant à fond... »

Fantômette réfléchit un instant. Il est probable que le Furet et ses complices sont revenus à leur quartier général, c'est-à-dire au cinéma *Royalissime*.

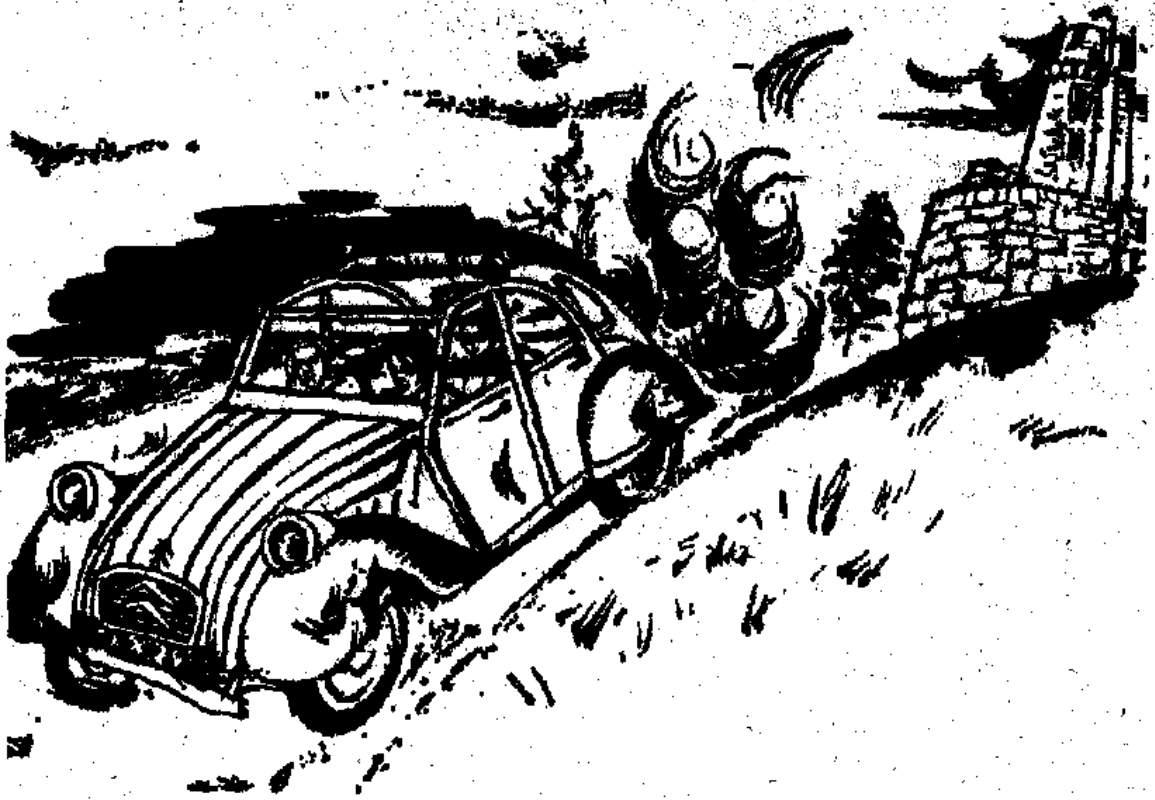
« Monsieur Haucourt, allons à Vitrailleries-Vitraux. Si le Furet s'y trouve encore, nous récupérerons le coffret. »

— Entendu ! Dépêchons-nous... »

L'explorateur et Fantômette courent vers leur voiture. Au moment d'ouvrir la portière, la jeune aventurière s'exclame :

« Mille pompons ! Regardez vos pneus... »

— Ah ! Ils sont à plat !



— Le Furet les a crevés... »

Œil de Lynx s'approche, un sourire goguenard aux lèvres. Il fait un salut comique, désignant sa casserole ambulante :

« Si vous voulez bien prendre place dans mon modeste carrosse, je me ferai une joie de vous voiturier jusqu'à la charmante cité de Vitrail-les-Vitraux... »

Ils montent dans la fracassante marmite qui dévale la pente en donnant la fâcheuse impression qu'elle va se désintégrer. Pour parcourir la distance qui sépare Monthléry de Vitrail-les-Vitraux, une voiture normale met environ une heure. Mais le tacot du

journaliste n'est pas une voiture normale. Elle a besoin, elle, de deux heures.

Lorsqu'elle stoppe devant le *Royalisme*, aucune lumière ne brille aux fenêtres de l'appartement où habitent les bandits. Fantômette fait la grimace :

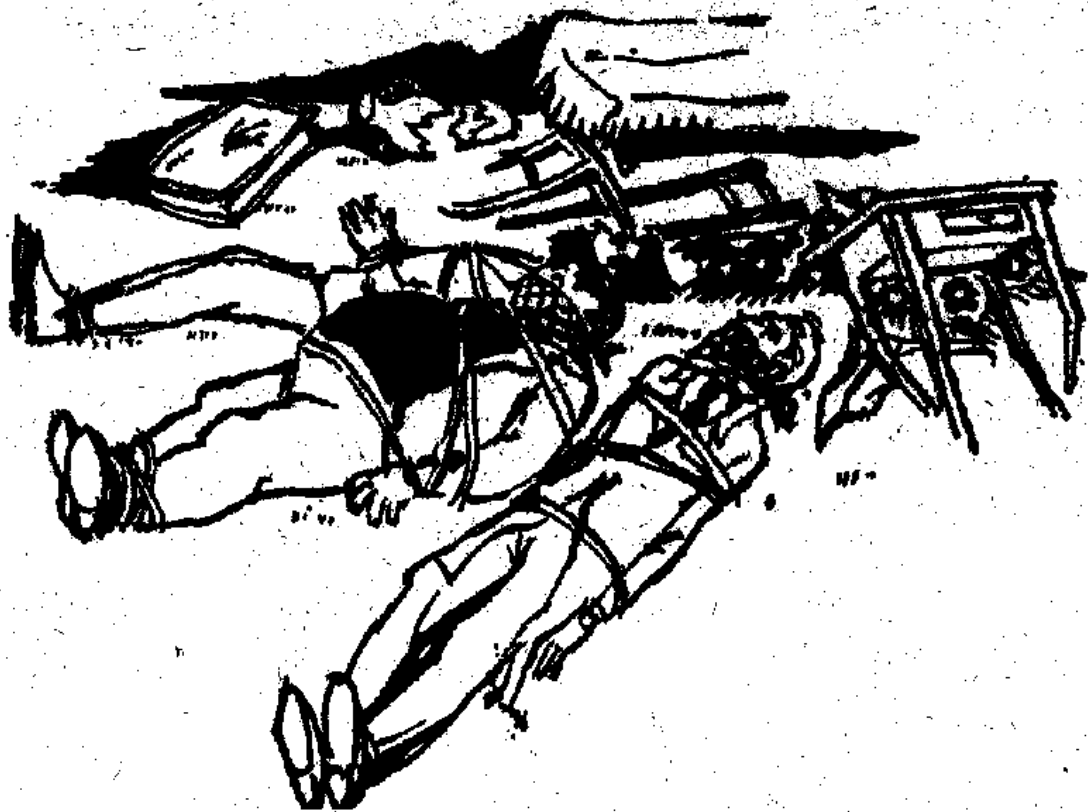
« Evidemment, nos trois oiseaux ne nous ont pas attendus.

— Allons quand même jeter un coup d'œil », propose le reporter.

Nos enquêteurs poussent la porte du hall, qui n'est pas fermée à clé. Sans doute, le Furet est parti trop précipitamment pour prendre le temps de verrouiller. Fantômette monte rapidement l'escalier, entre dans l'appartement qui est plongé dans un noir complet. Elle tâtonne pour trouver le bouton de l'interrupteur.

C'est alors qu'une sorte de plainte se fait entendre. Un gémissement. Un cri étouffé.

Fantômette donne de la lumière et découvre un spectacle inattendu. Le Furet, Bulldozer et Alpaga gisent au milieu de la pièce, où la table renversée et les chaises brisées témoignent de la lutte qui s'y est



déroulée. Les trois bandits sont bâillonnés et attachés avec des cordes.

Fantômette a un petit rire.

« Tiens, tiens! Chacun son tour, on dirait? C'est Bibi-la-Grammaire qui vous a mis dans cet état? Ce petit bonhomme chétif est donc champion de karaté? »

Elle ôte la serviette qui ferme la bouche du Furet.

Il grogne :

« Non, ce n'est pas Bibi.

— Alors, qui?

— Je n'en sais absolument rien! Un quart d'heure après que nous étions reve-

nus ici, cinq ou six malabars nous sont tombés dessus par surprise, et nous ont pris le coffret.

— Et que contenait-il, ce coffret? »

Le Furet plisse ses yeux, grince :

« Devine, ma petite, devine! »

Fantômette hausse les épaules.

« Comme vous voudrez! Puisque vous ne voulez pas parler, je vous remets le bâillon. »

Et elle lui rattache la serviette sur la figure. Philibert Haucourt s'exclame :

« Vous ne les détachez pas? »

— Pourquoi voulez-vous que je les libère? Je fais le même raisonnement que Bibi-la-Grammaire : tant qu'ils resteront ficelés dans cette pièce, cela fera trois rivaux de moins! Allons, en route! Nous n'avons plus rien à faire ici. »

Abandonnant les trois malfaiteurs, Fantômette, Philibert Haucourt et Œil de Lynx remontent dans la 2 CV. Le journaliste demande :

« Qu'allons-nous faire maintenant? Il serait peut-être l'heure d'aller se coucher? »

— Vous voulez donc rater le plus beau reportage de votre vie, mon cher Œil?

— Vraiment? C'est donc que vous savez où retrouver le coffret?

— Bien sûr.

— Et vous connaissez les hommes qui ont attaqué le Furet?

— Parfaitement.

— Qui? Qui sont-ils?

— Vous le saurez bientôt, mon petit Lynx. Conduisez-nous à Vazy-Mongars. Enfin, essayez!... Si votre abominable mécanique est encore capable de rouler une heure ou deux. »



CHAPITRE X

Le coffre de Bibi

POUR COUVRIR le bruit du moteur, Œil de Lynx se met à hurler :

« Je me demande pourquoi nous allons à Vazy-Mongars!

— Parce que c'est là qu'habite Bibi-la-Grammaire! crie Fantômette.

— Mais ce n'est pas lui qui vient d'atta-

quer le Furet. Il y avait toute une bande.

— Bien sûr. A lui tout seul, Bibi ne pouvait pas récupérer le coffret. Il a engagé des complices.

— Lesquels?

— Je vous ai dit de patienter encore un peu, mon petit Œil! »

Pour être plus vite renseigné, Œil de Lynx écrase l'accélérateur au risque de faire éclater son moteur. Une heure plus tard, la bruyante machine vient faire du tapage dans les rues noires de la petite ville. Le reporter stoppe dans la ruelle où habite le recéleur, allume sa pipe et demande :

« Bon, allez-vous nous expliquer maintenant? Comment La Grammaire aurait-il pu recruter des complices en pleine nuit? Cela me paraît invraisemblable!

— Vous allez comprendre. Regardez ce bâtiment qui fait le coin de la rue. Vous voyez ce disque noir au-dessus de l'entrée? Lisez l'inscription. »

A la lueur jaunâtre d'un réverbère, Œil de Lynx déchiffre les lettres tracées sur le panneau circulaire.

« *Sporting Club de Vazy-Mongars. C'est un gymnase?* »

— Oui. Une salle de sport où l'on donne des combats de boxe ou de catch. Or, certains de ces boxeurs s'entraînent jusqu'à une heure très tardive. En revenant de Montlhéry, Bibi a recruté une demi-douzaine de ces sportifs qu'il doit bien connaître, et il les a amenés jusqu'au cinéma de Vitrail. Ils sont arrivés peu de temps après le Furet et ses complices. Ils leur ont sauté dessus, les ont ficelés et bâillonnés. Puis ils ont remis le coffret à Bibi. Lequel a dû leur offrir une récompense. »

Œil de Lynx secoue la tête.

« Tout cela, ce sont des suppositions! Rien ne prouve que les sportifs de ce club sont complices de Bibi-la-Grammaire!

— Si! Lorsque j'ai dénoué la serviette qui bâillonnait le Furet, j'ai aperçu dans un coin du tissu un petit disque noir avec les initiales S.C.V. M. C'est le signe du Sporting Club.

— Cette fois-ci, dit Philibert Haucourt, il n'y a pas de doute. Le coffret serait

donc maintenant entre les mains de Bibi?

— J'en suis sûre!

— Alors, il me semble qu'une petite visite s'impose...

— J'allais vous le dire. »

Fantômette et les deux hommes descendent de voiture, s'avancent dans la ruelle où stationne l'auto rouge de La Grammaire. La jeune aventurière ouvre la portière qui n'est pas verrouillée, inspecte l'intérieur. Puis elle referme, et s'en va frapper à la porte du savant-horloger.

Au bout d'un assez long moment, on perçoit un râclément de pas, et une voix qui évoque le grincement d'un ouvre-boîtes mordant dans du fer-blanc se fait entendre :

« Qui est là?

— Moi! dit Fantômette. Vous reconnaissez ma voix?

— Fantômette!

— Oui. Ouvrez! »

Un instant de silence, puis la voix de Bibi s'élève de nouveau :

« Non, je n'ouvre pas! Il est quatre

heures du matin. Vous devriez être au lit, ma petite demoiselle. »

Alors, l'explorateur intervient. Il gonfle d'air ses poumons et se met à hurler :

« Si vous n'ouvrez pas immédiatement, je défonce votre porte à coups de botte! Ensuite, je vous défonce le crâne! Compris? »

Affolé, Bibi s'empresse de pousser son huis. Les trois enquêteurs entrent. Fantômette dit en souriant :

« Je constate que si l'on vous demande les choses gentiment, on obtient tout de vous. Veuillez donc me dire où vous avez mis le coffret. »

Le petit homme hausse les épaules.

« Vous savez très bien que c'est le Furet qui l'a. Puisqu'il vous l'a pris...

— Oui, mais vous le lui avez repris. »

Nouveau haussement des épaules. Bibi ricane :

« A moi tout seul, j'ai maîtrisé le Furet et ses deux complices? Vous plaisantez!

— Non. Ce n'est pas vous qui avez maîtrisé les trois bandits. Ce sont des boxeurs



et des lutteurs du club voisin que vous avez recrutés précipitamment.

— Absurde! D'ailleurs, si ce que vous dites était vrai, j'aurais le coffret.

— *Vous l'avez.* »

Pour toute réponse, le recéleur s'assoit sur une chaise en bâillant. D'un geste, il montre son atelier.

« Allez-y, fouillez! Quand vous aurez fini, vous le direz, que je puisse retourner me coucher... »

Œil de Lynx et Philibert Haucourt entreprennent d'inspecter le local. Ils ouvrent les

tiroirs, regardent sous les meubles, frappent contre les murs pour déceler une éventuelle cachette. La jeune aventurière s'est postée dans un coin, et réfléchit en tripotant le pompon de son bonnet. L'affaire se présente mal. Bibi a certainement le précieux coffret, mais il semble bien sûr de lui. Peut-être l'a-t-il caché ailleurs que dans son logement, et toute fouille est inutile.

Pourtant, il doit bien y avoir un endroit où il cache les objets précieux qu'il a en sa possession. Un coffre-fort? Oui, Bibi doit en avoir un. En général, ce genre de boîte est dissimulé derrière un tableau...

Fantômette s'approche du tableau peint en blanc, le déplace et fait claquer sa langue.

« Bon! Je m'en doutais! Il y a un joli petit coffre derrière votre *Tempête de neige au Sahara*. Soyez gentil, ouvrez-le! »

Le recéleur-savant fait un signe de tête négatif.

« Vous ne voulez pas ouvrir, monsieur Bibi? »

Nouveau signe. Fantômette se tourne vers Philibert :

« Vous parliez de lui piétiner la physiologie, je crois ? »

— Oui. S'il ne veut pas ouvrir son coffre, je vais lui fourrer la tête entre les deux oreilles, moi ! Ça ne va pas traîner ! »

L'explorateur a empoigné La Grammaire par le haut de sa veste de pyjama, et le secoue comme un flipper. Bibi gémit :

« Non ! ne me touchez pas ! Ne me faites pas de mal ! Je vais vous donner la combinaison ! C'est le mot FRIC. »

— Bien ! fait Fantômette avec un sourire. J'avais raison de dire qu'il suffit de vous prendre par la douceur. »

Elle s'approche du mur, tourne les quatre boutons, tire la porte. Le coffre est parfaitement vide.

« Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur La Grammaire ? »

— Vous n'avez pas voulu me croire, mademoiselle Fantômette. Je vous répète que je n'ai pas le coffret. Demandez au Furet ! »

La jeune aventurière est indécise, troublée. Elle s'attendait réellement à trouver l'objet de ses recherches chez le recéleur. Dirait-il vrai? Est-ce le Furet qui a menti? Pourtant, le Furet a été attaqué, cela ne fait pas le moindre doute. Et les assaillants (des malabars!) étaient certainement les sportifs du club. Aurai-ils, par hasard, gardé le coffret pour eux? Non, ils ne devaient pas en connaître la valeur.

Alors?

Mains au dos, la jeune aventurière tourne en rond dans l'atelier, pendant que Philibert et Œil de Lynx l'observent avec un mélange de perplexité et de déception.

Cette expédition chez l'horloger apparaît maintenant comme parfaitement inutile. Pour ne pas dire ridicule.

Bibi-la-Grammaire s'est levé. Adoucissant sa voix, arrondissant ses gestes, il pousse gentiment ses visiteurs vers la sortie en répétant d'un ton mielleux :

« Vous voyez bien... Je vous le disais... Je ne suis qu'un modeste horloger, moi!... Je n'ai chez moi aucun coffret... C'est ce

« *Je ne suis qu'un modeste horloger, moi!...* » →



maudit Furet qui l'a pris... Qu'il le garde et s'en aille au Diable!... Je n'ai rien à voir avec toutes ces histoires... Bonne nuit, mes amis! Ou plutôt bonjour, car l'aube se lève... J'ai été ravi de faire votre connaissance... Au plaisir, au plaisir! A vous revoir, ma chère Fantômette... Et si vous avez besoin d'une montre de bonne qualité, pensez à moi... Tout à votre service... »

Docilement, les deux hommes et Fantômette se laissent pousser au-dehors. A la seconde où Bibi va refermer la porte, Fantômette fait brusquement demi-tour, glisse son pied dans l'entrebâillement pour empêcher le battant de se refermer. La Grammaire bredouille :

« Mais... mais... que vous arrive-t-il? »

Fantômette le repousse brusquement, s'élançe dans la pièce, bondit vers le second tableau, de couleur noire, intitulé *Extraction de la houille à Houilles*. Elle le pousse de côté, lance une exclamation de victoire.

« Ah! je m'en doutais! Vous avez un second coffre! »

Bibi-la-Grammaire semble se recroqueviller comme une tortue qui se dissimule sous sa carapace. Il bredouille :

« Oui... bah! un coffre aussi vide que le premier... Inutile d'en parler... Je n'y pensais même plus...

— Ah! vous n'y pensiez pas? Eh bien, moi, j'y pense fortement. Quelle est la combinaison? »

Bibi écarte les bras en un geste d'ignorance.

« Je ne m'en souviens absolument plus! Je vous assure que ce coffre ne me sert jamais. D'ailleurs je ne possède ici aucun objet de valeur. Je ne suis qu'un pauvre horloger qui vivote misérablement. Ah! les temps sont durs pour le petit artisan, vous savez! Et il y a la patente, les impôts... Et la mévente... Et la concurrence des grandes surfaces... Et... »

Fantômette le laisse discourir sans l'écouter. Elle se concentre maintenant sur un problème précis : trouver un mot de quatre lettres. Son regard fait le va-et-vient entre les deux tableaux. Un blanc, un noir.

Le premier mot est FRIC. Quel est le second?

La réponse vient, immédiate. Le deuxième mot, c'est FRAC.

Un fric-frac, en argot de voleur, c'est un mauvais coup, un cambriolage. Fantômette lève la main vers les boutons du coffre n° 2, compose le mot FRAC, tire sur la porte qui s'ouvre sans difficulté, sous le regard stupéfait de Bibi-la-Grammaire. Œil de Lynx et Philibert Haucourt ne sont pas moins étonnés. L'explorateur s'écrie :

« Comment? Vous avez deviné?

— Parbleu! *Ne suis-je pas Fantômette?* »

Dans le coffre-fort, il y a le coffret en bois vermoulu. La jeune aventurière le saisit délicatement et le pose sur l'établi. L'explorateur et le journaliste se rapprochent, très émus. Philibert soupire :

« Enfin! nous allons savoir quel est l'objet qui rend maître du monde! J'espère que le Furet ne va pas intervenir pour nous empêcher de voir de que c'est! »

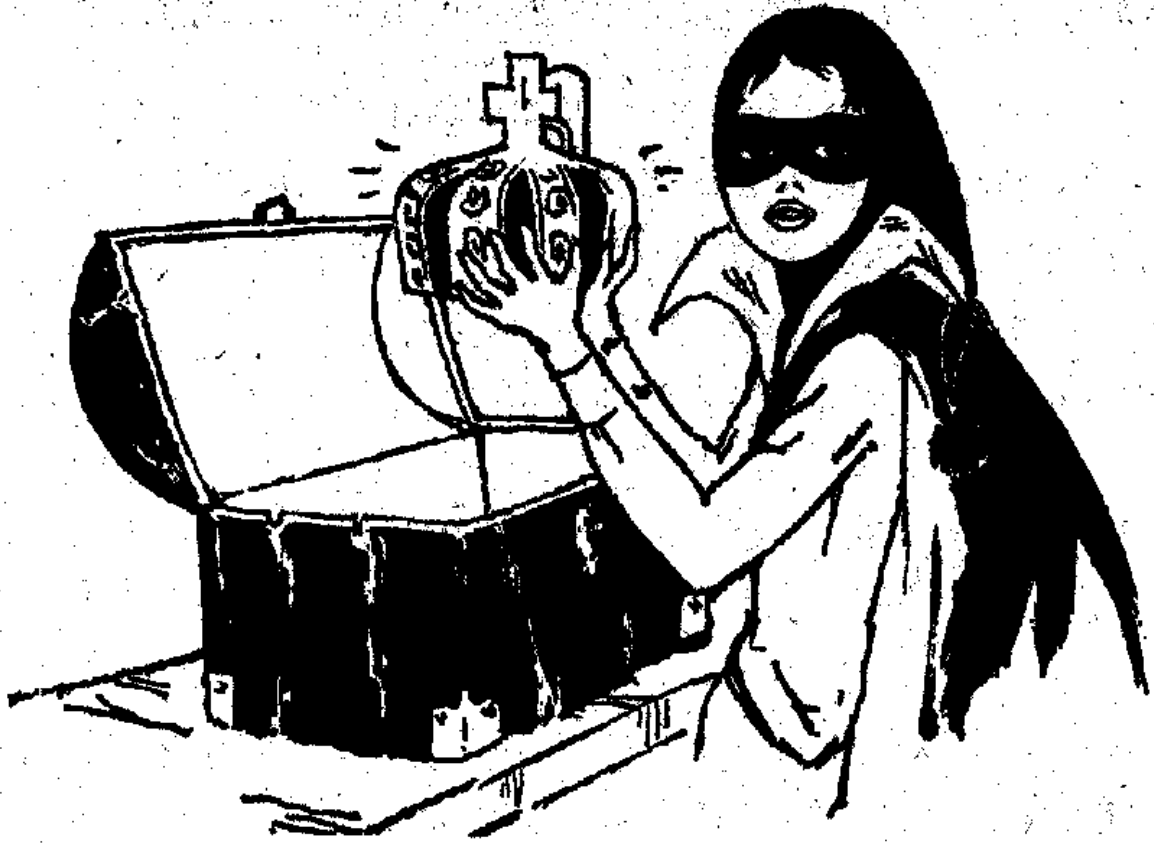
Il tourne sa tête vers la porte, tend l'oreille. Non, tout est silencieux. Le Furet

doit encore se trouver au premier étage de son cinéma, étroitement attaché.

Fantômette a posé sa main sur le couvercle du coffret, d'un mouvement gracieux. Elle s'immobilise un moment, comme pour donner plus de poids au geste qu'elle va accomplir. La minute est solennelle. Philibert et Œil de Lynx retiennent leur respiration. Que va-t-il sortir de cette boîte mystérieuse? Quel est donc l'objet qui a intrigué les historiens pendant des siècles? Oui, quelle est cette chose dont la valeur est incalculable?

Un sourire se dessine sur les lèvres de l'aventurière. Avant même d'ouvrir le coffre, sans avoir vu ce qu'il contient, elle annonce, avec une sûreté totale, une certitude absolue :

« Messieurs, j'ai l'insigne honneur de vous présenter un objet unique au monde, une relique véritable, authentique, une pièce de collection qui devra figurer un jour au musée du Louvre, à la place d'honneur, sous une vitrine de cristal. Messieurs, voici *la couronne de l'empereur Charlemagne!*



CHAPITRE XI

Une partie de rugby

LA COURONNE de Charlemagne!
Fantômette a soulevé le couvercle et a sorti l'objet du coffret. Oui, c'est bien une couronne, en or massif, un peu terni par les siècles peut-être. Elle est ornée de rubis, de saphirs, de diamants taillés simplement, avec peu de facettes. En cette époque loin-

taine, on ne connaissait pas encore l'art de façonner les pierres précieuses de manière à leur faire jeter mille feux. Mais telle qu'elle est, assez austère en somme, cette couronne n'en paraît que plus authentique. On sent qu'il s'agit d'un très vieil objet, d'une pièce qui a traversé de nombreux siècles, et dont la patine ne saurait être imitée. Sans aucun doute, cette couronne est celle qui ceignit la tête de Charles le Grand en la nuit de Noël de l'an 800.

Et maintenant qu'elle a déposé ce trésor inestimable sur l'établi, Fantômette n'ose plus y toucher, comme s'il était devenu sacré.

Un long moment s'écoule. Chacun s'est retiré dans ses pensées. Bibi-la-Grammaire se dit que la partie est perdue, et qu'il faut renoncer à gouverner le monde. Œil de Lynx cherche un titre pour son prochain article. « Charlemagne et moi » ou « La tour avait le pied couronné ». Philibert Haucourt se demande comment ce couvre-chef peut assurer la maîtrise de notre planète. Il pose la question à Fantômette :

« Le texte de la tablette déclare « Celui qui la possède est le maître du monde ». Je ne vois pas très bien par quel mécanisme, par quelle méthode on peut conquérir le monde avec cette couronne? Ce texte ne signifie rien!

— *Mais si!* Seulement il faut le comprendre, monsieur Haucourt. Et nous pouvons voir maintenant que les historiens ont fait fausse route. La couronne n'assure pas la maîtrise du monde, non. Mais *celui qui la porte en est le maître.* »

Philibert se gratte la tête :

« Heu... j'avoue que je ne comprends pas très bien...

— Je m'explique. Le texte dit « Celui qui la possède est le maître du monde ». Ce n'est pas une prophétie, c'est une simple constatation. Celui qui possède la couronne, c'est Charlemagne. Or, Charlemagne est le maître du monde. Du monde connu à cette époque, c'est-à-dire de l'Europe occidentale. Pour les gens qui vivaient aux environs de l'an 800, le monde se résumait à une demi-douzaine de nations : la France,

la Germanie, l'Italie, l'Espagne, la Grèce...
Vous me suivez?

— D'accord. Le texte de la tablette se contente d'affirmer que l'empereur Charlemagne est le maître du monde occidental, et qu'il a une couronne?

— Voilà. C'est cela, et rien de plus. Celui qui possède la couronne est le maître du monde. Un point, c'est tout. »

L'explorateur paraît déçu. Il se gratte le menton, murmure :

« En somme, nous avons fait des pieds et des mains pour avoir un objet qui ne vaut pas grand-chose? »

Fantômette se récrie :

« Comment, pas grand-chose? La véritable couronne du plus grand des rois carolingiens? Vous rendez-vous compte que celle qui est exposée à Vienne est un faux? Alors que nous avons ici, sur cet établi, sous nos yeux, une pièce que les Américains nous achèteraient au moins dix millions de dollars? »

Une voix s'élève alors :

« Dix millions de dollars? Bigre! Voilà

une jolie somme! Donnez-moi vite cette couronne! J'en ferai meilleur usage que vous! »

Le Furet, Alpaga et Bulldozer viennent d'entrer dans la pièce.

*
**

« Ah! quel pot de colle, ce Furet! pense Fantômette, je n'en serai donc jamais débarrassée? Je l'ai laissé, il y a une heure à peine, ficelé comme un salami, et le voilà déjà ici! Ah! il faudra que je l'enferme dans la Grande Pyramide, ou dans les Catacombes, ou dans une caverne, sous l'Himalaya! »

Les trois malfaiteurs ont donc pu se libérer, mais ils n'ont pas pris le temps de s'armer, et c'est ce que Fantômette remarque tout de suite. Le Furet prend un air menaçant, mais il a les mains vides.

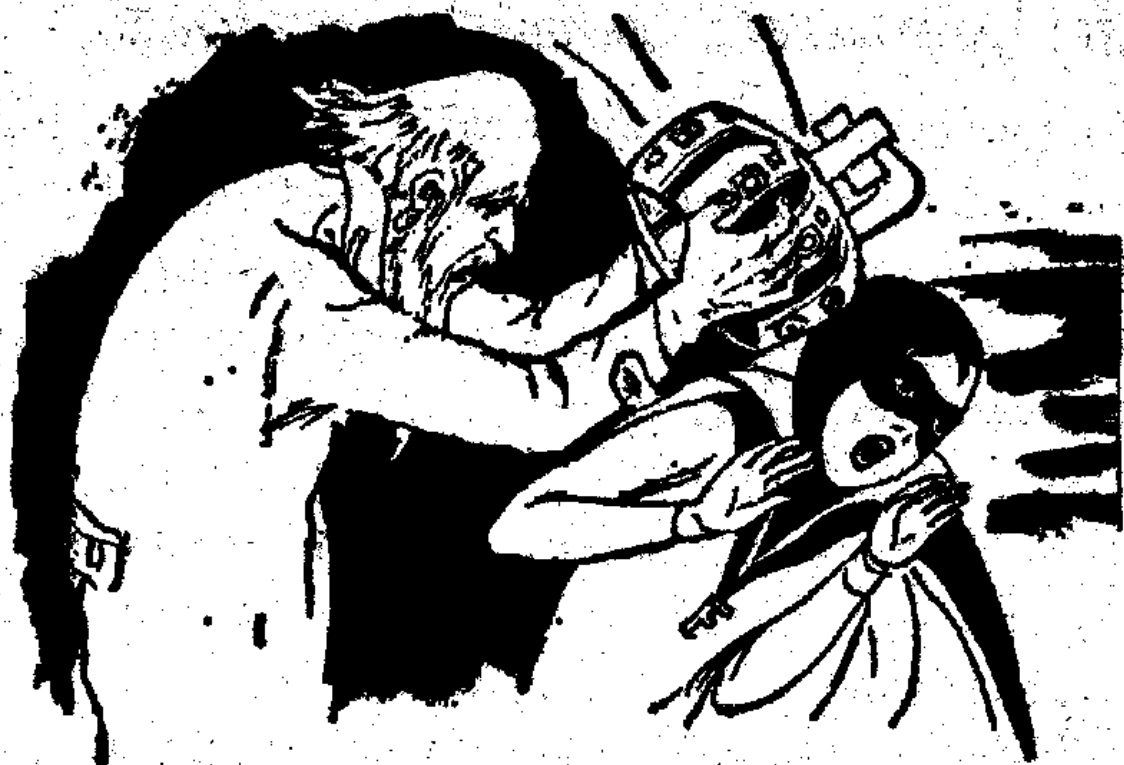
« Nous sommes trois contre trois, pense-t-elle, la partie est égale. »

Elle saisit vivement la couronne, la met sous son bras gauche, se rue vers la sortie.

Le gros Bulldozer lui barre le passage. Elle lui lance le poing droit dans l'estomac, tente de le contourner. Alpaga plonge en avant et immobilise les jambes de la jeune aventurière qui lance la couronne à Œil de Lynx, dans le plus pur style de rugby à XV. Le journaliste attrape la couronne, fait la passe à Philibert qui court à son tour vers la sortie. Blocage du Furet. L'explorateur redonne la balle (pardon! la couronne) à Fantômette qui feinte Alpaga, repart à toute allure, passe entre les jambes de Bulldozer et s'étale de tout son long, Bibi lui ayant fait un traître croche-pied!

Bibi lui arrache la couronne, lui en donne un violent coup sur la tête. Puis il la met rapidement dans le coffret et se rue au-dehors, laissant Bulldozer, Alpaga, Œil de Lynx et Philibert en pleine bagarre!

Etourdie par le coup, Fantômette a du mal à reprendre ses esprits. Elle se frotte le crâne, se redresse à demi. Il est heureux qu'elle porte un bonnet qui a amorti le choc, sinon elle risquait une fracture du crâne. Pendant qu'elle se remet lentement



sur pied, Philibert Haucourt immobilise Bulldozer avec une prise de judo et le journaliste saisit Alpaga par le col de sa belle chemise en super-nylvinon aéré.

L'élégant bandit n'ose plus bouger, par crainte de voir la chemise se déchirer. Quant au Furet, il a reçu dans l'estomac un coup de coude qui lui a coupé le souffle, et il cherche à trouver de l'air respirable. Fantômette qui a repris le dessus, s'empare d'un gros rouleau de ruban adhésif qu'elle trouve sur l'établi, et entreprend de ligoter les trois bandits ensemble pour former une sorte de gros ballot. Laisant Philibert

achever cette opération d'emballage, elle sort en courant avec Œil de Lynx, juste à temps pour voir démarrer la voiture rouge de Bibi-la-Grammaire. Le journaliste demande :

« Nous le poursuivons ? »

— Bien sûr. Il faut récupérer la couronne.

— Ma voiture ?

— Mon cher Œil, je ne voudrais pas dire du mal de votre ferblanterie, mais pour se lancer dans une poursuite, j'aimerais mieux un char à bœufs, ça irait plus vite.

— Alors, prenons l'auto du Furet. »

Elle stationne au milieu de la rue, tous feux allumés. Fantômette et Œil de Lynx s'y installent rapidement, le Furet a, par chance laissé la clé de contact sur le tableau de bord. Le journaliste met en marche le moteur et ils démarrent, salués par l'explorateur qui a fini d'attacher les trois bandits.

Le jour commence à se lever sur la petite ville. Sous l'action du soleil, les brumes matinales chères aux météorologistes se-

ront bientôt aussi dissipées que les élèves de Mlle Bigoudi.

La voiture rouge sort de Vazy-Mongars en direction de l'autoroute de l'Est, et se trouve bientôt sur le large ruban à trois voies, où elle donne toute sa vitesse. Mais la voiture du Furet a été spécialement remaniée par Bulldozer pour en faire un engin de course. Le moteur a été gonflé, ce qui double presque sa puissance, et l'espace qui sépare Bibi de ses poursuivants commence à diminuer.

Au bout de dix minutes, Œil de Lynx demande :

« Qu'est-ce que je fais ? Je l'arrête ? Il suffit de le doubler et de lui faire une queue de poisson... »

— Non, j'ai une idée plus amusante. Contentez-vous de le doubler. Rabattez votre chapeau sur votre nez pour qu'il ne vous reconnaisse pas au passage. Moi, je m'éclipse. »

Fantômette se baisse, pour se rendre invisible. Œil de Lynx se met des lunettes noires sur le nez et enfonce son chapeau sur

son crâne. Puis il dépasse la voiture de La Grammaire. Lorsqu'elle se trouve quelques kilomètres en arrière, Fantômette refait surface. Le journaliste demande :

« Quelle est votre idée? Nous aurions pu l'arrêter et lui reprendre la couronne?

— Non. Trop dangereux. Il y a un revolver dans sa boîte à gants.

— Comment le savez-vous?

— J'y ai jeté un coup d'œil tout à l'heure, rappelez-vous?

— C'est vrai! Vous pensez à tout, on dirait?

— Il le faut bien, mon cher Lynx. Ça fait partie de mon métier, s'pas? »

Après une demi-heure de course à vive allure, une station-service se présente. Fantômette lève le bras.

« Arrêtons-nous là.

— Mais ce n'est pas la peine. J'ai encore de l'essence.

— Vous, oui. Mais pas Bibi. Son réservoir est presque à sec, et *il va obligatoirement s'arrêter ici*. Cachons notre voiture en arrière de la station.

— Comment savez-vous que Bibi n'a plus d'essence?

— Il faut encore vous répéter que j'ai regardé son tableau de bord? Décidément, messieurs les bandits ont une très grande confiance dans l'honnêteté des autres pour laisser ainsi la clé de contact sur le tableau de bord de leurs voitures! »

*
**

De temps en temps, Bibi-la-Grammaire regarde le coffret avec un sourire attendri. La couronne de Charlemagne! Relique inestimable! Qu'il va néanmoins estimer un bon prix avant de la revendre.

« Dommage de m'en séparer. J'aurais aimé la garder pour moi. Mais on pourra toujours en faire une copie... »

L'acheteur est déjà tout trouvé. Ce sera le comte de Viheil-Badern, Prussien dans l'âme, grand admirateur des gloires de l'Empire allemand. Lui qui vénère la mémoire de Charlemagne, dont la capitale était à Aachen, c'est-à-dire Aix-la-Chapelle,

en Allemagne — accueillera avec enthousiasme la couronne de l'empereur. Sans aucun doute, il donnera toute sa fortune pour l'acquérir!

« J'en demanderai un million de marks... non, deux... Bah! pourquoi pas trois? Je me ferai bâtir un château en Espagne. Un château ou deux. Ou trois... Tiens! qu'est-ce qui se passe? »

Un clignotant rouge vient de s'allumer sur le tableau de bord, signalant la baisse du niveau d'essence. Cinq minutes plus tard, Bibi aperçoit les enseignes d'une station-service. Il ralentit, quitte l'autoroute, suit la piste qui mène aux pompes. Un jeune pompiste vêtu de jaune, coiffé d'une casquette rouge, s'approche et demande :

« Le plein, m'sieur? »

— Oui, oui », fait La Grammaire en restant au volant.

Le pompiste s'affaire, ouvre le réservoir, met en place le pistolet, passe une éponge sur le pare-brise, le frotte, déclare :

« Je vérifie l'huile, m'sieur? »

Sans attendre une réponse, il soulève le



capot, plonge dans le moteur, verse de l'huile, referme. Il fait le tour de la voiture, annonce :

« M'sieur, votre pneu arrière droit est presque à plat. Tenez, venez voir.

— Inutile.

— Si, m'sieur, venez voir. Je crois qu'il est crevé. »

Maugréant, La Grammaire quitte son siège, vient inspecter le pneu, pendant que le jeune pompiste continue de tourner autour de la voiture pour tâter les autres

roues. La Grammaire a un geste d'impatience :

« Il n'est pas crevé, juste un peu dégonflé. Regonflez-le! Dépêchez-vous, je suis pressé.

— Tout de suite, m'sieur! »

Le pompiste envoie de l'air dans la chambre, revisse le bouchon du réservoir, empêche la monnaie et lance :

« Bonne route, m'sieur! »

Bibi repart, et se plonge à nouveau dans des rêves dorés. Oui, des châteaux en Espagne. Et une villa en Grèce. Et une autre en Floride. Pour s'y rendre, un yacht. Ou un avion. Et de plus, il complétera sa collection de montres anciennes. Il pourra acheter le fameux oignon de Louis XIX, et le clepsydre — une horloge à eau — offerte par le calife Haroun al Raschid à Charlemagne. Tiens! encore lui!... Décidément, on le trouve partout, ce bon empereur à la barbe fleurie (qui paraît-il ne portait pas de barbe du tout!).

Avec un sourire de bonheur, tout en tenant le volant de la main gauche, Bibi

soulève le couvercle du coffret qu'il a posé à côté de lui. Et il pousse un hurlement.

Le coffret est vide!

Vide? Non, pas tout à fait. Il s'y trouve une carte de visite portant la mention :

« Fantômette vous salue bien avec ce chapeau impérial qui est le couronnement de sa carrière. »

La surprise de Bibi, son ahurissement sont tels, qu'il lâche le volant, perd le contrôle de sa voiture qui se met à zigzaguer sur l'autoroute, heurte une barrière de sécurité, rebondit, part à gauche, revient à droite, retourne à gauche, puis finalement s'immobilise sur le terre-plein central, juste au moment où deux motards arrivent en sens inverse. Ils arrêtent leurs machines, mettent pied à terre et sortent tranquillement leur carnet de contraventions.



CHAPITRE XII

Le grand défilé de Ficelle

« **V**ITE, Boulotte, allume la télé! C'est l'heure du journal agricole!

— Je ne peux pas! J'ai les deux mains occupées. Je ne peux pas lâcher ma mayonnaise. Si on s'arrête quand on a commencé, la mayonnaise est perdue... »

Ficelle, qui était très occupée dans un

fauteuil à ne rien faire, se lève en soupirant, met en marche le téléviseur et revient s'asseoir. L'émission « Cultures potagères » est prévue au programme. Grâce aux poireaux, aux haricots ou aux petits pois que Ficelle va faire pousser, Boulotte aura des légumes frais et savoureux pour préparer ses potages. Ficelle se réjouit déjà à l'idée d'apprendre comment on doit s'y prendre pour planter un arbre à carottes, quand la présentatrice annonce, d'un ton désolé : « Nous sommes au regret de ne pouvoir vous diffuser le magazine agricole. A la place, vous allez pouvoir regarder un intéressant documentaire sur la fabrication des carburateurs. »

Ficelle se met à hurler :

« Ah! les bandits! Ah! les ruffians! Ah! les Furets! Me priver de MON journal potager! C'est un scandale! J'écrirai au ministre de la culture des haricots! »

Elle tourne le dos au téléviseur, et occupe la demi-heure que dure le documentaire à tondre son gazon. Ce gazon pousse dans une vieille boîte à biscuits, et occupe une

surface de quatre décimètres carrés (la boîte, de forme carrée, mesurant 20 cm de côté). Pour couper ce gazon anglais véritable, la grande fille utilise une tondeuse de coiffeur qu'elle a achetée chez un brocanteur. L'objet, passablement rouillé, ne conviendrait plus pour couper des cheveux, mais il fait merveille dans l'herbe. Lorsque le gazon se trouve égalisé à une hauteur de 3 cm, Ficelle revient devant la télévision pour regarder les informations en images. Ses yeux s'arrondissent lorsqu'elle découvre l'intérieur d'une salle de musée au centre de laquelle se trouve un personnage masqué qu'elle connaît bien : Fantômette.

Le commentateur déclare :

« Nous sommes actuellement dans une des salles du musée du Louvre, la galerie où est exposée la fine fleur, la crème de nos richesses nationales. Cette galerie vient aujourd'hui de s'enrichir d'une pièce exceptionnelle, la couronne de l'empereur Charlemagne. Et si l'illustre Fantômette se trouve près de nous aujourd'hui, c'est tout simplement parce qu'elle est à l'origine de

cette découverte, puisqu'il faut bien parler d'une découverte, n'est-ce pas? »

Fantômette approuve.

« Oui. La couronne est restée cachée depuis le ix^e siècle, et j'ai eu la chance de trouver l'endroit où elle était enfermée. »

Boulotte a rejoint Ficelle, laissant sa mayonnaise tourner de l'œil. Ficelle s'exclame :

« Encore un mystère édulcoré par Fantômette! Ah! vraiment, elle n'a pas un paquet de nouilles dans la tête! Je me demande si elle fait pousser des petits pois, pour se distraire? »

Fantômette relate comment elle a extrait la couronne de la tour, tout en tenant l'objet qu'elle fait tourner afin que les télé-spectateurs puissent l'admirer sous tous les angles.

Le Conservateur du Louvre soulève une vitrine de cristal et dit :

« C'est Fantômette elle-même qui va déposer la couronne de l'empereur sur ce lit de velours noir, et plus personne n'y touchera. »

La jeune justicière s'approche de la vitrine, et au moment de poser le joyau, elle s'arrête.

« Attendez une seconde... Je veux m'offrir une petite fantaisie... Après tout, je l'ai méritée, n'est-ce pas? »

Et elle dépose la couronne sur sa tête en prononçant d'un ton solennel :

« Fantômette I^{re}, je te sacre impératrice d'Europe! »

Puis elle ôte la couronne qu'elle dépose délicatement sur son présentoir de velours, envoie un baiser aux téléspectateurs, et sort de l'écran.

Le présentateur des actualités annonce alors :

« Nous venons de recevoir en dernière minute cette dépêche que je vous lis : « On « nous signale que Fantômette vient de « s'envoler à bord d'un *Concorde* pour se « rendre à Pékin. Elle a l'intention de « retrouver la couronne des empereurs de « Chine. »

« Mesdemoiselles, prenez vos cahiers d'Histoire. Nous continuons notre cours sur Charlemagne. »

« Encore! pense Ficelle avec découragement. Je commence à en avoir plein mon panier, de Charlemagne! Elle ne pourrait pas changer de sujet, un peu? Nous parler des anémones, des rhododendrons ou des orchidées? J'ai envie de faire pousser des orchidées dans ma salle de bains. Il paraît que c'est une fleur très délicate, dans mon genre... »

Mais l'institutrice ne sort pas du domaine des Carolingiens. Elle précise :

« On pense généralement que c'est Charlemagne qui a inventé l'école. En fait, ce n'est pas tout à fait exact. Les écoles existaient bien avant lui. Mais il a contribué à répandre l'instruction dans son empire. Et il lui arrivait de visiter les écoles qu'il avait créées. Il faisait mettre les bons élèves à sa droite, les mauvais à sa gauche. Les mauvais écoliers étaient sévèrement réprimandés, ou même fouettés. Au contraire, les

bons élèves recevaient des récompenses. »

Boulotte lève le doigt pour demander la parole.

« Les bons élèves recevaient des bonbons ou du chocolat? »

Mlle Bigoudi réfléchit une seconde, puis répond :

« Le chocolat n'était pas connu à cette époque, ni le sucre qui sert à faire des bonbons. Mais on peut supposer que Charlemagne offrait des fruits aux bons élèves, ou peut-être des pots de miel... »

Boulotte s'envole dans une douce rêverie, imaginant Mlle Bigoudi en train de circuler entre les tables, avec un panier débordant d'ananas, de groseilles ou de framboises.

En revanche, Ficelle broie des idées noires.

« Si je comprends bien, c'est à cause de Charlemagne que nous sommes enfermées entre ces quatre murs, alors qu'il fait un soleil magnifique dehors? Charlemagne a fabriqué des écoles? En voilà une drôle d'idée! Surtout pour quelqu'un *qui ne*

savait ni lire ni écrire! Je trouve qu'il avait un joli toupet, l'empereur! »

Elle médite cinq minutes, constate qu'elle est la victime d'une immense injustice, et décide de réagir. A cause de Charlemagne, elle doit aller à l'école? Fort bien! Elle va organiser une campagne de contestation contre ce triste sire! »

Au cours de la récréation, elle convoque ses amies les plus chères : Boulotte et Françoise.

« Il faut faire quelque chose! Il n'y a aucune raison pour que nous allions à l'école par la faute de Charlemagne. Ressaisissons-nous!... Ah! quelle belle formule! Ressaisissons-nous! Brandissons bien haut l'étendard de la révolte! Montrons à Charlemagne que nous aimerions mieux nous promener dehors, plutôt que de rester visées avec de la colle forte sur nos bancs en bois d'arbre! Mes amies, faites savoir autour de vous et aux alentours que la grande et invincible Ficelle prépare une grande révolution écolière! Demain mercredi, jour de congé, nous allons organiser

un défilé à travers la ville, avec des banderoles et des pancartes! Nous marcherons entre l'école et la mairie, pour bien faire connaître nos opinions et notre programme électoral! Je compte sur vous et sur toutes les autres! Notre défilé sera triomphalement triomphal! »

Pour que son action soit plus efficace, Ficelle décida de se déguiser en Fantômette. Ainsi, elle impressionnerait plus sûrement la population de Framboisy. Si Fantômette élevait une protestation contre l'école, cette manifestation serait prise très au sérieux, évidemment.

Le lendemain, donc, un mercredi, Ficelle revêtit l'habit jaune, rouge et noir de la justicière. Puis elle se munit de la pancarte qu'elle avait peinte elle-même, et qui portait cette mention vengeresse : **A BAS CHARLEMAGNE!**

Et elle se rendit devant l'école à l'heure fixée pour le début de la manifestation : onze heures du matin.

Elle s'y rendit en inclinant la pancarte au-dessus de sa tête pour se protéger de la

pluie, car il tombait des torrents du ciel. Arrivée devant l'école, elle constata qu'elle se trouvait absolument seule. Elle attendit un quart d'heure, une demi-heure, une heure. De grosses gouttes détrempaient son vêtement de Fantômette, dégoulaient dans son cou, traversaient son collant noir. Vers midi et demi, elle dut convenir intérieurement qu'elle serait seule pour assurer ce défilé.

Elle partit donc, tête haute, brandissant sa pancarte, à travers les rues de Framboisy, et marcha jusqu'à la mairie. Arrivée là, elle cria par trois fois très fort :

« A bas Charlemagne! A bas Charlemagne! A bas Charlemagne! »

Puis elle rentra chez elle en éternuant, prit sa température et se mit au lit. Le médecin diagnostiqua une forte grippe due à un refroidissement, et prescrivit quinze jours de repos.

C'est pourquoi Ficelle, pendant deux semaines, eut l'heureux privilège de ne pas aller à l'école.

